

ÉCOLE DOCTORALE ÉNERGIE, MATÉRIAUX, SCIENCES DE LA TERRE ET DE L'UNIVERS

Laboratoire de Physique et Chimie de l'Environnement et de l'Espace

THÈSE présentée par : Benoît D'ANGELO

soutenue le : [XX mois en lettres 2015]

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université d'Orléans**

Discipline : Sciences de la Terre et de l'Univers

[Titre de la thèse]

[Sous titre éventuel]

THÈSE dirigée par :

Christophe GUIMBAUD Co-directeur de recherche, LPC2E, Orléans
Fatima LAGGOUN Co-directeur de recherche, ISTIT, Orléans

RAPPORTEURS :

Prénom Nom Titre, établissement
Prénom Nom Titre, établissement

JURY:

Table des matières

Table des matières	iii
Liste des figures	vi
Liste des tableaux	vii
Remerciements	ix
Introduction	1
1 Synthèse Bibliographique	7
1.1 Les tourbières et le cycle du carbone	8
1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies	8
1.1.2 Biodiversité dans les tourbières	11
1.1.3 La formation des tourbières	11
1.1.4 Les tourbières puits de carbone	12
1.1.5 Les tourbières et les changements globaux	13
1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants	15
1.2.1 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières	15
1.2.2 Les facteurs majeurs contrôlant les flux	17
1.2.3 Bilans de carbone	21
2 Sites d'études et méthodologies employées	23
2.1 Présentation de la tourbière de La Guette	24
2.2 Autres sites du service national d'observation	29
2.3 Mesures de flux	30
2.3.1 Présentation des méthodologies possibles	30
2.3.2 Les mesures de CO ₂	31
2.3.3 Les mesures de CH ₄	33
2.3.4 Le calcul des flux	34
2.4 Facteurs contrôlants	35
2.4.1 acquisitions automatisées	35
3 Bilan de C de la tourbière de La Guette	37
3.1 Introduction	38
3.2 Procédure expérimentale et analytique	38
3.2.1 Méthodes de mesure	38
3.2.2 Modélisation du bilan de C	40
3.3 Résultats	44
3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la tourbière de La Guette	44
3.3.2 Sélection des modèles	50

3.3.3	Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle de l'écosystème	57
3.3.4	Variabilité spatiale du bilan	64
3.4	Discussion	66
3.4.1	Estimations des flux	66
3.4.2	Estimations des bilans	69
3.4.3	Sensibilité et limitations du bilan	69
3.4.4	Représentativité locale du modèle	70
3.4.5	Variation du bilan avec la végétation	70
3.4.6	perspectives	71
4	Effets de l'hydrologie sur les flux de GES	73
4.1	Introduction	74
4.2	Procédure expérimentale	75
4.2.1	Expérimentation A	76
4.2.2	Expérimentation B	76
4.2.3	traitement	77
4.3	Résultats	78
4.3.1	Expérimentation A	78
4.3.2	Expérimentation B	81
4.3.3	tendances générales	84
4.4	Discussion	84
4.4.1	Comparaison aux mesures <i>in-situ</i>	84
4.4.2	Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de gaz	86
4.4.3	Effet cycles multiples	87
5	Variation journalière de la respiration de l'écosystème (article)	89
5.1	Introduction	91
5.2	Procédure expérimentale et analytique	91
5.2.1	Synchronisation des données	91
5.2.2	Différence entre mesures de jour et mesures de nuit	91
5.2.3	Caractérisation physico-chimique	91
5.3	Résultats	91
5.3.1	Température de l'air et variabilité de RE	91
5.3.2	Synchronisation RE et température du sol	91
5.3.3	Équations utilisées	91
5.3.4	Relation entre RE et la température	91
5.3.5	Évolution du Q10	91
5.3.6	Différence entre mesures de jour et de nuit	91
5.3.7	Caractérisation de la tourbe	91
5.4	Discussion	91
5.4.1	Différence de RE entre les différents sites	91
5.4.2	Temps de latence entre température et RE	91
5.4.3	La synchronisation entre RE et la température améliore la représentation de la sensibilité de RE à la température	91
5.4.4	Différence entre mesure de RE faite le jour et la nuit	91
5.4.5	La sensibilité du Q10 à la profondeur de la température et à la synchronisation	91

Conclusions et perspectives	93
5.5 Bilan du bilan (de C) ?	94
5.6 Résilience de la tourbe par rapport aux 2 années sèches qui précèdent le BdC	94
5.7 Ouverture vers d'autre méthodes de mesures	94
Références bibliographiques	99
Index	100
Annexes	101
A Photos supplémentaires	102
B protocole végétation	102
C CARBIODIV	105
D package m70r	105

Liste des figures

1.1	Global distribution of peatlands	10
1.2	Changement de température et de précipitation moyenne à l'horizon 2100 pour 2 scénarios du GIEC (RCP2.6 et RCP 8.5)	14
2.1	Site d'études SNO	24
2.2	Carte de la tourbière de La Guette	25
2.3	Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.	27
2.4	Évolution du niveau de la pluviométrie, en mm, des années 2011 à 2014	28
2.5	Évolution du niveau de la nappe, en cm par rapport à la surface, des années 2011 à 2014	28
2.6	Évolution de la température de l'air (en °C) des années 2011 à 2014 . .	29
2.7	Mesures de CO ₂	32
2.8	SPIRIT	33
3.1	Répartition des 20 placettes de mesures suivant un échantillonnage aléatoire stratifié.	39
3.2	Partitionnement des placettes en fonction de leur similarité en termes de composition végétale (pourcentage des strates muscinales, herbacées et arbustives)	43
3.3	Évolution du niveau de la nappe moyen des 20 embases mesuré pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	44
3.4	Évolution des températures de l'air (Tair) et du sol à -5, -30, -50 et -100 cm (T5, T30, T50 et T100 respectivement) moyenne mesurée lors des campagnes de terrain de mars 2013 à février 2015	45
3.5	Évolution de la conductivité pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	45
3.6	Évolution du pH pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	46
3.7	Évolution de la concentration en carbone organique dissous dans l'eau du sol pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015) . . .	46
3.8	Évolution du niveau de PPB, RE et ENE pendant la période de mesure. Moyenne des 20 embases de mars 2013 à février 2015.	47
3.9	Évolution des flux de méthane moyen (N ?) pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)	49
3.10	Relations entre les flux de gaz et une sélection de facteurs contrôlant .	49
3.11	PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.1	51
3.12	PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.3	53
3.13	RE modèles avec Tair	55
3.14	RE modèles avec Tair	56
3.15	CH4 modèle H	57
3.16	Flux de CO ₂ interpolé à partir de PPB-1 et PPB-2	59
3.17	Flux de CO ₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3	60

3.18 Flux de CO ₂ interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3	60
3.19 Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres des modèles RE-1 et RE-3	63
3.20 Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2	64
3.21 Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2	65
 4.1 Prélèvement des mésocosmes	77
4.2 Schéma d'un mésocosme	78
4.3 Expérimentation A : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH ₄ , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent à la phase de dessiccation (D) en rouge et à la phase de réhumectation (R) en bleu.	79
4.4 Expérimentation B : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH ₄ , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent aux phases de dessiccation (D) en rouge et aux phases de réhumectation (R) en bleu.	82
4.5 Relations entre les flux de GES et le niveau de la nappe	85
 1 Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.	102
2 Calibration de la biomasse en fonction de la hauteur	103
3 Scanne des feuilles	103
4 Calibration de la biomasse herbacées pour <i>molinia Caerulea</i> (a), pour <i>eriophorum</i> (b) et de la surface de feuille pour <i>molinia Caerulea</i> (c), pour <i>eriophorum</i> (d) en fonction de la hauteur	104

Liste des tableaux

1.1	Estimations des stocks de C pour différents environnements	12
1.2	Surface de tourbe utilisée selon les usages considérés (tourbières non-tropicale). Modifié d'après joosten1999 in joosten2002	13
1.3	Vitesse apparente d'accumulation du carbon à long terme en $\text{gC m}^{-2} \text{ s}^{-1}$	21
3.1	Valeur des paramètres des équations utilisées pour modéliser les flux et sensibilité relative (en %) des flux en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.	58
3.2	Bilan des flux en gCm2an1	61
3.3	Bilan des flux en gCm2an1	61
3.4	Sensibilité relative (en %) du bilan de CO ₂ (ENE) en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.	62
3.5	Bilan des flux de CO ₂ en gCm2an1, en utilisant PPB-2 et RE-3	65
4.1	Récapitulatif des mesures pour les deux expérimentations	77

Remerciements

Fatima, Christophe, Sébastien Franck, Fabien Marielle Emélie, Étienne, Zi, Tianyi, Sarah, Paul, Xiaole, Guillaume Frédéric Stéphane Gilles Catherine, Catherine, Marie-Noëlle, Olivier

Introduction

¹ Contexte général

² En 1957, Charles David Keeling, scientifique américain, met au point et utilise
³ pour la première fois, un analyseur de gaz infra-rouge pour mesurer la concentration
⁴ de CO₂ de l'atmosphère sur l'île d'Hawaii, à Mauna Loa. La précision et la fréquence
⁵ importante de ses mesures lui permirent de voir pour la première fois les variations
⁶ journalière et saisonnière des concentrations en CO₂ atmosphérique, mais également à
⁷ plus long terme leur tendance haussière [Harris \(2010\)](#). Le CO₂ est un gaz à effet de serre
⁸ (GES) et son accumulation dans l'atmosphère... **force ? comparaison ? explication**
⁹ **effet de serre ?** Ce constat a probablement joué un rôle considérable dans la prise de
¹⁰ conscience, par la communauté scientifique, de l'importance et de l'intérêt de l'étude du
¹¹ changement climatique et plus largement des changements globaux. Car si à l'époque
¹² les concentration en CO₂ était inférieure à 320 ppm (partie par millions) elles ont
¹³ dépassées, au printemps 2014, la barre symbolique des 400 ppm selon un communiqué
¹⁴ de l'Organisation Météorologique Mondiale. Les concentrations pré-industrielles (avant
¹⁵ 1800) sont quand à elles généralement estimée à 280 ppm [Siegenthaler et Oeschger](#)
¹⁶ ([1987](#)).

¹⁷ Aujourd'hui, que ce soit pour le comprendre, le caractériser ou bien le prédire,
¹⁸ de nombreux **Combien ? cf fact sheet IPCC** scientifiques dans un grand nombre
¹⁹ de disciplines, travaillent directement ou indirectement sur les changements globaux.
²⁰ Ils sont nombreux également à collaborer au sein du Groupe d'experts Intergouver-
²¹ nemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), qui rassemble, évalue et synthétise les
²² connaissances internationales liée au sujet.

²³ De manière générale, parmi les flux de C mesurés entre la biosphère et l'atmosphère,
²⁴ la respiration et la photosynthèse sont les plus important, 98 et 123 PgC/yr pour le flux
²⁵ de respiration globale (+ les feux) et la photosynthèse respectivement [Bond-Lamberty](#)
²⁶ et [Thomson \(2010\)](#); [Beer et al. \(2010\)](#). Pour comparaison les flux liés à la production
²⁷ de ciment et aux ressources fossiles (charbon, pétrole et gaz) représentent 7.8 PgC/yr

28 Ciais *et al.* (2014).

29 Étroitement lié aux changements globaux, le cycle du carbone est particulièrement étudié, quels sont les réservoirs, quels sont les flux et comment vont-ils évoluer ?

31 **schéma ?**

32 Zones humides tourbières

33 historique des tourbières, généralités sur l'histoire des tourbières vis à vis des
34 hommes Sujets principaux qui ont menés à l'étude des tourbières jusqu'à nos jours
35 (Exploitation, effet de serre)

36 Pourquoi étudier les tourbières aujourd'hui ?

37 L'étude des tourbières se poursuit car, en plus de rendre de nombreux services éco-
38 logiques (épuration du sol, régulation des flux hydriques, biodiversité), elles constituent
39 un stock de carbone relativement important au regard de la surface qu'elle occupent.

40 Ainsi il est généralement admis que les tourbières contiennent un quart à un tiers
41 du carbone présent Chiffres (**surfaces...**) dans l'ensemble des terres émergées tandis
42 qu'elle ne constituent que 3 % des surfaces continentales (**Réf needed**). Ce ratio rela-
43 tivement important, correspond à un stock d'environ 455 Gt Gorham (1991); Turunen
44 *et al.* (2002) est à mettre perspective avec les autres stock du cycle du carbone. On
45 observe que ce stock est du même ordre de grandeur que celui de la végétation

46 En conséquence dans un contexte **d'augmentation des GES dans l'atm et de
47 réchauffement**, l'évolution de ce stock, sa pérennité ou sa remobilisation est un sujet
48 d'étude important. De plus cette importance n'est à ce jour pas prise en compte de
49 façon spécifique dans les modèles climatiques globaux.

50 En France les tourbières s'étendent sur environ 60 000 Ha ((**Réf needed**)).

51 Transition modèles

52 En octobre 2013 le Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat
53 (GIEC) a publié le rapport du groupe de travail I qui travaille sur les aspects scientifique
54 physique du système et du changement climatique. S'il note que les connaissances ont
55 avancées, il note également que de nombreux processus ayant trait à la décomposition
56 du carbone sont toujours absents des modèles notamment en ce qui concerne le carbone

57 des zones humides boréales et tropicales et des tourbières. (Réf needed)

58 Objectif de la thèse et approche mise en oeuvre

59 L'objectif de ces travaux est donc de mieux comprendre la dynamique du carbone
60 au sein des tourbières. Tout d'abord en caractérisant la variabilité spatiale et temporelle
61 des flux de carbone à travers l'établissement de bilan de carbone. De déterminer quels
62 facteurs environnementaux contrôlent le fonctionnement comme puits ou source de
63 carbone de ces écosystèmes. Enfin construire, dans un esprit de synthèse et d'ouverture
64 et à l'aide des connaissances acquise, un modèle intégrateur permettant un lien avec
65 les modèles globaux et notamment ORCHIDE, afin que ces écosystèmes puissent être
66 pris en compte à cette échelle.

67 Pour atteindre ces objectifs, nos travaux ont été articulés autour de trois volets
68 **volet... t'as pas mieux ? Branche ? -_-**" principaux : Dans un premier temps,
69 l'**observation** régulière des flux de gaz (CO_2 et CH_4) ainsi que d'un certain nombre de
70 paramètres environnementaux servant à la caractérisation des variabilités spatiales et
71 temporelles, ainsi qu'à l'étude des facteurs contrôlant. Certains facteurs contrôlant qui
72 sont, dans un second temps, étudiés plus spécifiquement à travers un volet **expérimenta-**
73 **tion**. Ce dernier doit permettre une meilleure compréhension de processus clé avec
74 notamment l'impact de l'hydrologie. Enfin un troisième volet axé sur la **modélisation**,
75 avec le développement d'un modèle le plus mécaniste possible.

76 Cette thèse est structurée de la façon suivante : Le chapitre 1 est une synthèse
77 bibliographique, un état de l'art des connaissances liées au sujet. Les chapitres 2 et
78 3 rassemblent les travaux du volet observation, ils concernent respectivement le suivi
79 XX et le suivi YY Les chapitres 4 et 5 développent la partie expérimentale à travers
80 l'impact d'un assèchement et celui d'un rehaussement du niveau de l'eau. Le chapitre 6
81 concerne plus spécifiquement la modélisation, même si ce volet interviendra par ailleurs
82 de façon transverse dans les autres chapitres. Enfin une conclusions et des perspectives

⁸³ seront exposées.

1 Synthèse Bibliographique

1.1 Les tourbières et le cycle du carbone	8
1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies	8
1.1.2 Biodiversité dans les tourbières	11
1.1.3 La formation des tourbières	11
1.1.4 Les tourbières puits de carbone	12
1.1.5 Les tourbières et les changements globaux	13
1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants	15
1.2.1 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières	15
1.2.2 Les facteurs majeurs contrôlant les flux	17
1.2.3 Bilans de carbone	21

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

Dans ce chapitre, nous commenceront par donner une vue de ce que sont les tourbières : Que sont-elles ? Depuis quand sont-elles étudiées ? Pourquoi les a-t-on étudiés ? Nous continuerons en entrant plus en détails sur leur fonctionnement vis à vis des flux de carbone. Enfin nous verrons quels sont les facteurs contrôlant majeurs de ces flux.

1.1 Les tourbières et le cycle du carbone

1.1.1 Zones humides et tourbières : définitions et terminologies

Les tourbières font partie d'un ensemble d'écosystèmes plus large que l'on appelle les zones humides. Ces zones humides ne sont ni des écosystèmes terrestres au sens strict, ni des écosystèmes aquatiques. Elles sont à la frontière entre les deux et sont caractérisées par un niveau de nappe élevé, proche de la surface du sol, voire au dessus. L'omniprésence de l'eau joue fortement sur l'aération du milieu et constraint, de façon plus ou moins importante, l'accès à l'oxygène. Elles ont été définie en 1971, lors de la convention dite de RAMSAR¹ de la façon suivante :

ZONES HUMIDES :

«les zones humides sont des étendues de marais, de fagnes, de tourbières ou d'eaux naturelles ou artificielles, permanentes ou temporaires, où l'eau est stagnante ou courante, douce, saumâtre ou salée, y compris des étendues d'eau marine dont la profondeur à marée basse n'excède pas six mètres.»

(Ramsar, 1987)

Les zones humides regroupent donc des écosystèmes très variés parmi lesquels les marais, les mangroves, les plaines d'inondations et les tourbières. Leurs particularités, niveau de nappe élevé et zone anaérobie importante, entraînent le développement d'une végétation spécifique, qui s'est adaptée aux milieux fortement humides ou inondés.

1. La convention de RAMSAR est un traité international visant à la conservation et l'utilisation rationnelle des zones humides.

Les tourbières représentent 50 à 70 % des zones humides [Joosten et Clarke \(2002\)](#). Elles sont généralement définies par rapport à la tourbe, qu'il convient donc de définir au préalable. La tourbe est un sol organique (histosol) formé suite à l'accumulation de litières végétales partiellement décomposées dans un milieu saturé en eau.

TOURBE :

«Accumulation sédentaire de matériel composé d'au moins 30 % (matière sèche), de matières organiques mortes.»

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

Ce processus de formation est appelé la tourbification ou turfigénèse. Le seuil de 30 %, souvent utilisé pour rapprocher sa définition de celle d'un sol organique (histosol) au sens large. Cependant ce que les écologues considère comme de la tourbe contient généralement plus de 80 % de matières organiques ([Rydin et Jeglum, 2013a](#)). La tourbe peut être considérée comme du charbon (?coal) dans ses stades les plus précoce. En continuant à évoluer, à se compacter, se formerai (combien de temps) d'abord de la lignite puis du charbon et enfin de l'anthracite (belanger 1988 dans Rydin et Jeglum 2006) Les propriétés physiques de la tourbe dépendent du type de végétation, mais également de sa profondeur dans le profil (pédogenèse, diagenèse) amha2010 dans rydin.

La définition des tourbières est variable selon les régions ((**Réf needed**), exple). Deux définitions sont régulièrement utilisées :

TOURBIÈRE :

Écosystèmes, avec ou sans végétation, possédant au moins 30 cm de tourbe naturellement accumulée.

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

Cette première définition correspond au *peatland* anglo-saxon. L'épaisseur de tourbe accolée à cette définition peut varier selon le pays, ainsi elle est établie à 40 cm au Canada ([National Wetlands Working Group, 1997](#))

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

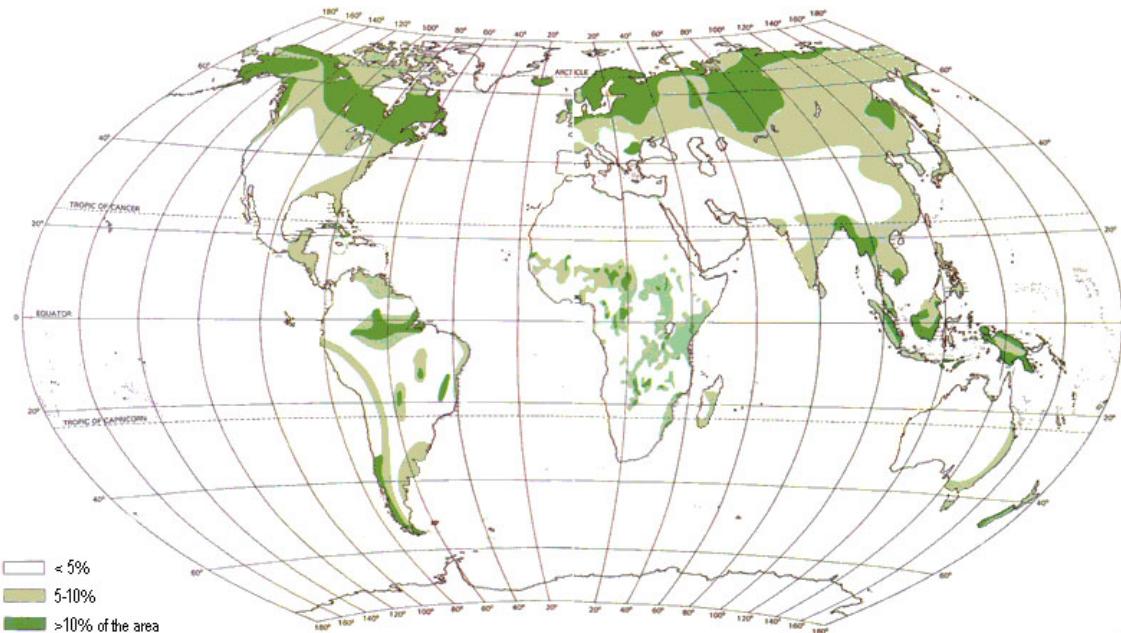


FIGURE 1.1 – Global distribution of peatlands

TOURBIÈRE ACTIVE :

Écosystèmes dans lesquels un processus de tourbification est actif.

Définition traduite d'après [Joosten et Clarke \(2002\)](#)

Cette seconde définition correspond au *mire* anglo-saxon et peut être traduite en français par le terme de tourbière active. Les concepts derrières ces deux définitions se chevauchent mais ne sont pas complètement similaires : une tourbière drainée peut avoir plus de 30 cm de tourbe et ne plus être active. À l'inverse il peut exister des zones où l'épaisseur de tourbe est inférieure à 30 cm malgré un processus de tourbification actif.

Ces variations de définitions ajoutées aux limites floues qui peuvent exister entre certains écosystèmes tourbeux et non-tourbeux rendent la cartographie de ces écosystèmes délicate. Les estimations généralement citées évaluent la surface occupée par les tourbières à environ 4 000 000 km² [Lappalainen \(1996\)](#). Cette surface correspond à 3 % de l'ensemble des terres émergées du globe. Plus de 85 % d'entre elles sont situées dans l'hémisphère nord, majoritairement dans les zones boréales et sub-boréales [Society \(2008\)](#).

Différentes classifications sont utilisées pour classer ces écosystèmes. De nombreux critères existent pour classer les tourbières selon leur mode de formation, leur source d'eau, leur physico-chimie. La terminologie utilisée concernant ces écosystèmes n'a pas toujours été cohérente, de nombreux termes ont été utilisés parfois en contradiction les uns avec les autres [Joosten et Clarke \(2002\)](#). Il existe différents types de tourbières, notamment on distingue des tourbières tempérées/boréales des tourbières tropicales dont le fonctionnement diffère. Dans la suite de ce document seule les tourbières tempérées/boréales seront décrites et étudiées.

1.1.2 Biodiversité dans les tourbières

Les tourbières sont le siège d'une biodiversité importante et spécifique. Ainsi les Sphaignes, qui sont des bryophytes, (des mousses) sont caractéristiques des écosystèmes tourbeux. Ce sont des espèces dites ingénieries, capable de modifier l'environnement dans lequel elles vivent afin de l'adapter à leurs besoins. Les sphaignes sont ainsi capable d'abaisser le pH, de capter des nutriments et de les séquestrer et ce même quand elles n'en ont pas besoin afin d'empêcher d'autres espèces notamment vasculaire d'en profiter. Plus précisément, le fait que les sphaignes captent les nutriments via leur capitulum leur permet de les intercepter avant qu'ils ne soient captés par d'éventuelles racines positionnées plus bas. Les sphaignes, comme de nombreuses mousses ont des litières relativement récalcitrante².

1.1.3 La formation des tourbières

L'atterrissement et la paludification sont les deux processus principaux permettant la formation des tourbières. Il s'agit pour le premier du comblement progressif d'une zone d'eau stagnante. La paludification est la formation de tourbe directement sur un sol minéral, grâce à des conditions d'humidité importante. Ces modes de formation ne sont pas exclusif, une tourbière pouvant se développer, selon les endroits considérés ou

2. il est d'usage de parler de litières récalcitrantes sans plus de précision. Il s'agit en fait de litières difficilement dégradables

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

Tableau 1.1 – Estimations des stocks de C pour différents environnements

Compartiment	Stock (en Gt de C)	référence
Tourbières	270 – 455	Gorham (1991); Turunen <i>et al.</i> (2002)
Végétation	450 – 650	Robert et Saugier (2003)
Sols	1500 – 2000	Robert et Saugier (2003); Post <i>et al.</i> (1982); Eswaran <i>et al.</i> (1993)
CO ₂ atmosphérique	750 – 800	Robert et Saugier (2003)
Permafrost	1700	

le temps, via des processus différents.

1.1.4 Les tourbières puits de carbone

Par définition les tourbières stockent ou ont stocké du carbone. C'est cette fonction de puits de carbone qui rend l'importance de ces écosystèmes non négligeable malgré la faible surface qu'ils représentent. Les estimations du stock de carbone présent dans les tourbières tempérées/boréales sont comprises entre 270 et 455 Gt C [Gorham \(1991\)](#); [Turunen *et al.* \(2002\)](#). Les différences entre les estimations sont liées aux incertitudes de cartographie citées précédemment auxquelles s'ajoutent des incertitudes concernant l'épaisseur et la densité moyenne de la tourbe. Le carbone stocké dans les tourbières représente 10 à 25 % du carbone présent dans les sols et entre 30 et 60 % du stock de carbone atmosphérique.

Définir matières organiques... Ce stock est un héritage datant des 10 derniers milliers d'années, l'holocène, période pendant laquelle se sont formés la majorité des tourbières (**Réf needed**)([Yu *et al.*, 2010](#)). Le fonctionnement naturel de ces écosystèmes permet le stockage du C. C'est un des services écologiques que rendent les tourbières et que l'on appelle la fonction puits de carbone. Cette fonction est liée au niveau élevé de la nappe d'eau, qui rend l'accès à l'oxygène est plus difficile diminuant d'autant l'activité aérobie, dont la respiration des micro-organismes et des plantes. Cela se traduit par une dégradation relativement faible des matières organiques. Elle est également liée à la production de litière récalcitrante par les bryophytes.

En comparaison avec un sol forestier, l'accumulation de matières organiques n'est

donc pas lié à une production primaire plus forte, mais bien à une dégradation des matières produites plus faible.

Ces perturbations peuvent induire des modifications de fonctionnement, notamment l'envahissement de ces écosystèmes par une végétation vasculaire, et changer cette fonction puits.

1.1.5 Les tourbières et les changements globaux

On définit les changements globaux comme l'ensemble des modifications environnementales plus ou moins rapides, ayant lieu à l'échelle mondiale, que leur origine soit anthropique, climatique ou autre.

Homme

Ces écosystèmes ont été et sont encore perturbés par différentes activités humaines, notamment l'agriculture, la sylviculture, qui représentent à elles seules 80 % des surfaces perdues à cause d'activités anthropiques (Tableau 1.2).

Tableau 1.2 – Surface de tourbe utilisée selon les usages considérés (tourbières non-tropicale). Modifié d'après joosten1999 in joosten2002

Utilisation	Surface (km ²)	proportion (%)
Agriculture	250 000	50
Sylviculture	150 000	30
Extraction de tourbe	50 000	10
Urbanisation	20 000	5
Submersion	15 000	3
Pertes indirectes (érosion, ...)	5000	1
Total	490 000	100

Suite à leur utilisation, la surface des tourbières est divisée par deux entre 1945 et 1998, passant de 1200 km² à 600 km² [Manneville \(1999\)](#)

Climat

L'impact anthropique direct n'est pas la seule perturbation auxquelles sont soumises les tourbières. D'après les modèles de prédictions du GIEC, les tourbières, comme de

1.1. Les tourbières et le cycle du carbone

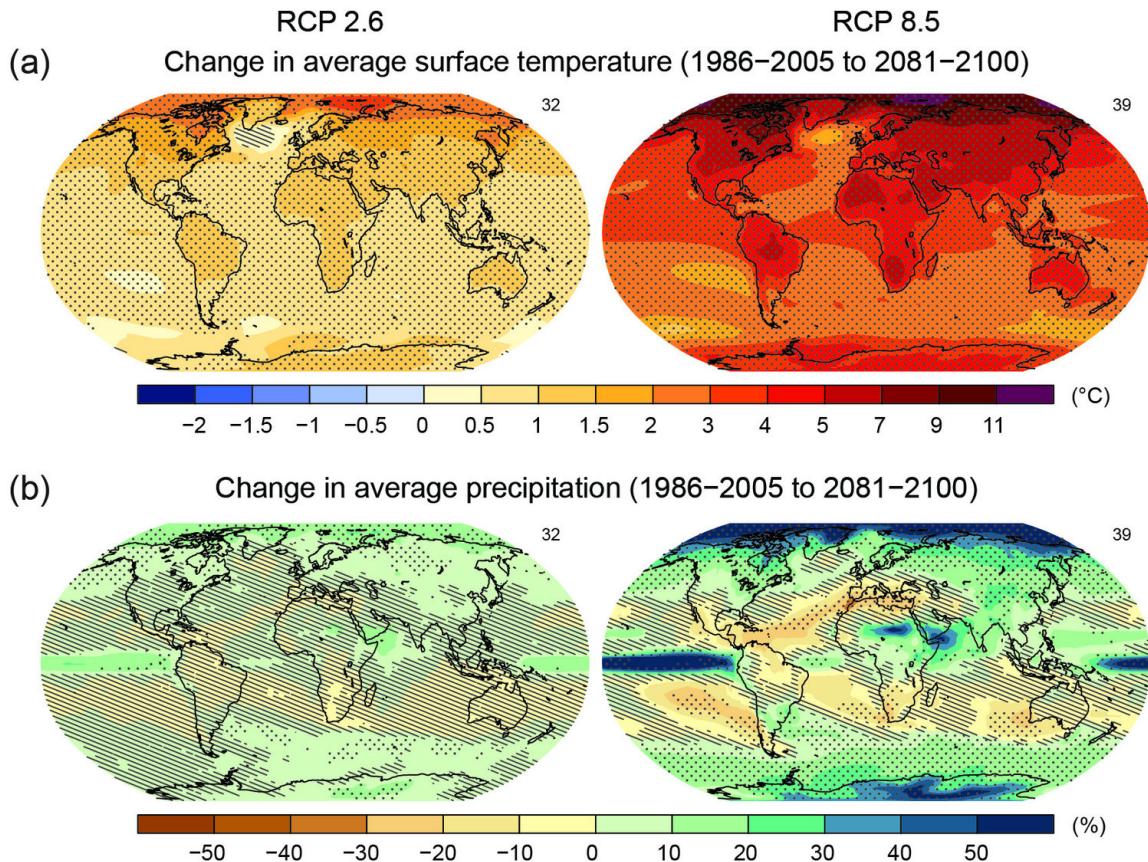


FIGURE 1.2 – Changement de température et de précipitation moyenne à l'horizon 2100 pour 2 scénarios du GIEC (RCP2.6 et RCP 8.5)

nombreux autres écosystèmes, vont subir un changement climatique important dans les années à venir. Toujours d'après le GIEC, les changements les plus rapides que ce soit en terme de précipitations ou de température sont à attendre dans les zones boréales là où se situent la majorité des tourbières. De ce constat découle un certain nombre de questions concernant ces écosystèmes. D'abord quel effet auront les changements climatiques et avec quelle variabilité régionale ? Cette question n'est pas évidente (paradoxe du sol plus froid ? augmentation photosynthèse) Quelle sera la sensibilité des tourbières ? Là encore leur diversité, leur répartition géographique rend difficile la réponse à cette question. Enfin découlant des précédentes, qu'elle est le devenir de la fonction puits de carbone.

Toutes ces perturbations posent notamment la question de la pérennité de la fonction puit de carbone de ces écosystèmes.

1.2 Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants

1.2.1 Les flux entre l'atmosphère et les tourbières

Les flux gazeux entrants

Le carbone est principalement présent dans l'atmosphère sous forme de dioxyde de carbone (CO_2) et de méthane (CH_4). Comparé au CO_2 , le CH_4 est un GES qui est bien moins présent dans l'atmosphère (CHIFFRES!). Cependant son "pouvoir de réchauffement" est bien plus important (effet radiatif $\text{CO}_2 \times 100$) (CHIFFRES!) (D'abord la vapeur d'eau, ensuite le CO_2 et enfin le CH_4) Il est usuellement convenu (????? ref) que dans une tourbière le méthane représente environ 5% du bilan de C. **Devenir du méthane atm** Le transfert du CO_2 atmosphérique vers la biosphère (de l'atmosphère à la tourbe) est principalement (**Réf needed**) liée à la photosynthèse. La photosynthèse est la réaction photochimique permettant l'assimilation du CO_2 par les végétaux chlorophylliens. **dans le but de ?**

Détails ?

Si la photosynthèse est un processus majeur d'assimilation du CO_2 , il existe d'autres voies métaboliques permettant la capture du CO_2 de l'atmosphère. Ainsi les micro-organismes chemolithotrophes (**expliciter**) sont capables d'assimiler le CO_2 en utilisant l'énergie issue de l'oxydation de composés inorganiques.

Les voies métaboliques permettant l'assimilation du CO_2 sont plutôt bien connues (farquhar) et le fait que les substrats de départ de varient pas (sur ?) a permis une compréhension relativement fine du processus. Cependant une fois assimilé par la végétation le devenir du carbone est moins direct.

Les flux gazeux sortants

Dans les tourbières le CO₂ est produit par des sources multiples. Ces sources sont la respiration des de la flore qu'elle soit aérienne ou souterraine et la respiration microbienne. Une autre source de CO₂ est l'oxydation du CH₄ lors de sa migration des zones anoxiques aux zones oxiques de la colonne de tourbe. Enfin dans les zones anaérobies, le CO₂ peut être produit par fermentation (respiration anaérobie). La production de CO₂ est donc un signal intégré sur l'ensemble de la colonne de tourbe. C'est cette multitude de processus qui rend l'estimation de ce flux difficile, en effet chacune des respirations n'aura pas la même sensibilité vis à vis de facteurs contrôlant. La respiration de l'écosystème (RE) est définie comme l'ensemble des respirations de la colonne de tourbe, en incluant à la fois sa partie aérienne et sa partie souterraine. La respiration du sol (SR) est elle définie comme l'ensemble des respirations de la colonne de tourbe, en excluant la partie aérienne. La respiration du sol comprend donc principalement les respirations issues de la rhizosphère et des communautés de micro-organisme.

Les tourbières sont des écosystèmes dont la production primaire est estimée à environ 500 gC m⁻² [Francez \(2000\)](#).

La strate muscinale pouvant jouer/participer/produire jusqu'à 80 % de la production primaire [Francez \(2000\)](#). Cette production primaire n'est pas particulière élevée (**Réf needed**) et c'est en fait la faible décomposition des matières organiques qui permet aux tourbières de stocker du carbone. L'accumulation moyenne estimée dans les tourbières boréales est de 30 gC m⁻². Le taux d'accumulation varie en fonction des espèces végétales présentes ((**Réf needed**)), le niveau d'eau ((**Réf needed**)), ... (???)

storage ?

Le carbone assimilé par photosynthèse, utilisé par la plante puis évacué que se soit sous forme d'exudats racinaire ou de matériels morts, de litière, va en partie se dégrader. Continuum de dégradation avec des matières organiques de plus en plus récalcitrantes avec la profondeur.

La vitesse de stockage au cours du temps ?

L'accumulation de matières organiques et donc de carbone dans les tourbières est donc fonction de la prépondérance relative de ces flux entre l'écosystème et l'atmosphère.

1.2.2 Les facteurs majeurs contrôlant les flux

Ces flux sont contrôlés par différents facteurs. Parmi ceux qui sont le plus souvent cité figure la température, le niveau de la nappe et la végétation.

L'augmentation de la vitesse de réaction de nombreuses réactions biochimiques avec la température est connue depuis longtemps. Elle a été mise en évidence par un chimiste suédois en 1889 : Svante August Arrhenius sur la base de travaux réalisés par un autre chimiste, néerlandais, Jacobus Henricus Van't Hoff. Depuis, de nombreuses mesures de terrain confirment cette relation (**Réf needed**) La photosynthèse et l'ensemble des respirations sont donc contrôlées, au moins en partie, par la température.

Deuxième facteur contrôlant majeur : l'hydrologie. L'eau joue un rôle indispensable à la formation et au maintient de ces écosystèmes. Le niveau de la nappe, que le défini ici comme la distance entre la surface topographique de l'écosystème et le toit de l'aquifère/l'eau libre/la zone saturée. Ce niveau sépare la colonne de tourbe en une zone oxique, où il y a présence d'oxygène, et une zone anoxique dans laquelle l'oxygène est absent. Cette différence va influer sur la production du CO₂ et du CH₄. La zone anoxique permet aux organismes anaérobies de se développer, notamment les Archaea³ méthanoliques. L'activité de ces organismes est la plus importante juste sous la surface de l'eau, là où ils trouvent, en plus de l'anoxie, des matières organiques de qualité (faiblement décomposées). La zone aérobie permet la respiration aérobie (**aérobie vs oxique**) des micro-organismes, des racines et de la faune. C'est donc dans cette zone qu'est produit la majorité du CO₂. Lors de son transport de la zone anoxique vers la surface, le CH₄ passe par la zone oxique et y est en partie oxydé en CO₂. (organismes méthanotrophes) Le niveau de la nappe constraint également le teneur en eau du sol et la hauteur de la frange capillaire (Laiho2006). Ce point a son importance notamment

3. micro-organismes unicellulaires procaryotes

1.2. Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants

pour la végétation.

La végétation est également un facteur important concernant les flux de gaz liés aux tourbières. D'abord car elle exerce une influence directe sur les flux, avec d'un côté la photosynthèse et la respiration. La photosynthèse est le seul processus⁴ permettant le piégeage du carbone présent dans l'atmosphère. Le potentiel de végétation pouvant être différent selon la plante considérée (Moore2002), la composition des communautés végétales influe donc la quantité de carbone potentiellement assimilable par l'écosystème. La respiration des plantes que ce soit via leurs parties aériennes ou souterraines (les racines) va permettre de libérer du CO₂. (**Estimation chiffres ?**) La végétation fournit également via ses litières, des matières organiques fraîches pour les micro-organismes. Mais la végétation peut également stimuler la respiration des micro-organismes présent dans la rhizosphère⁵ via la libération d'exsudats racinaires (Moore2002). Enfin un effet indirect lié à l'adaptation de certaines plantes vasculaire aux conditions saturée en eau et anoxique. En effet certaines plantes présentes dans ces milieux humides ont développées un Aerenchyme, un espace intercellulaire agrandi permettant le transport d'oxygène des parties aériennes de la plante aux parties submergées. Le transport peut également se faire dans l'autre sens et permettant par exemple le transport du CO₂ ou du CH₄ dans l'atmosphère. Ce passage au travers de la plante permet également au CH₄ d'éviter d'être oxydé avant d'atteindre l'atmosphère.

D'autres facteurs à évoquer ?

Facteurs contrôlant la respiration de l'écosystème

Updegraf2001

Montre, dans une expérimentation à base de mésocosme, que la respiration de l'écosystème est contrôlée presque exclusivement par la température du sol.

Cai2010

Mesures in-situ, sécheresse court terme, plus chaud et plus sec (1an). Sensibilité à la

4. pas tout à fait exact, certains organismes peuvent se développer uniquement avec du CO₂ et un apport d'énergie suffisant
5. zone du sol impacté par les racines

température (Q10) identique l'année humide et l'année sèche. Dans les conditions plus chaude et plus sèche Cai observe une augmentation de la Respiration (plus forte que celle de la photosynthèse)

Stratck2006

Augmentation de la respiration suite à un abaissement du niveau de l'eau (8ans plus tôt).

Ballantyne2014

dans une expérimentation in-situ, montre une respiration de l'écosystème plus importante quand le niveau de la nappe est bas que lorsque le niveau de la nappe est haut. L'expérimentation se fait sur un site dont l'abaissement de la nappe est effectif depuis longtemps (80 ans plus tôt) Même résultat que strack, donc effet présent même sur le long terme.

Facteurs contrôlant la production primaire brute

Si la diversité des réactions est moindre pour la photosynthèse, sa réponse aux variables environnementales à l'échelle de l'écosystème n'en est pas moins difficile à prédire. Comme pour la respiration, l'augmentation de la température augmente la vitesse de réaction (Cai2010). (**Réf needed**)L'effet d'une variation du niveau de la nappe est cependant moins évidente. La baisse du niveau de la nappe peut à la fois induire une augmentation de la PBB, notamment quand elle favorise la végétation vasculaire (Ballantyne2014). Mais elle peut également la diminuer, lorsqu'elle induit un stress hydrique important (Strack & Zuback 2013, Peichl 2014, Alm1999, Griffis2000, Weltzin2000)

Facteurs contrôlant l'ENE

On défini l'Échange Net de l'Écosystème (ENE) comme la différence entre la Photosynthèse Primaire Brute (PPB) et la Respiration de l'écosystème (RE). Les facteurs contrôlants l'ENE sont donc les mêmes que ceux qui contrôlent ces 2 flux. Cependant l'effet d'un même facteur de contrôle peut être différent vis à vis de PPB et de RE selon le contexte environnemental, que ce soit par rapport à la nature de l'effet ou son

1.2. Flux de gaz à effet de serre et facteurs contrôlants

importance. Ainsi une variation de l'ENE peut parfois être contrôlée majoritairement soit par la PPB soit par la RE soit par les deux. Par exemple, une baisse du niveau de la nappe est souvent liée dans la littérature à une baisse de l'ENE. Cependant certains attribuent cette baisse à une augmentation de la Respiration (Aurela2013, Ballantyne2014, Alm1999, Ise2008, Oechel1993) quand d'autres l'attribue à une diminution de la photosynthèse Sonnentag2010, Peicl2014. Enfin certains voient un effet à la fois de l'augmentation de la respiration et de la diminution de la photosynthèse (StrackZuback2013)

À noter un article intéressant (Lund2012) dans lequel, dans un même site une baisse du niveau de la nappe 2 années différentes entraînera une baisse de l'ENE dans les 2 cas, mais dans l'un des cas cette baisse est contrôlée par un augmentation de la respiration et dans l'autre cas cette baisse est contrôlée par une diminution de la photosynthèse.

Également un article de Ballantyne2014 qui lui ne note pas d'effet d'une baisse du niveau de la nappe sur l'ENE car l'augmentation de la respiration est compensée par une augmentation de la photosynthèse.

Facteurs contrôlant les flux de méthane

Le niveau de la nappe et la température semblent être les facteurs prépondérants du contrôle des flux de méthane

La prépondérance relative de ces différents flux, contrôlée par les conditions environnementales, va donc impacter le fonctionnement des tourbières. Soit elles stockent du carbone, en accumulant des matières organiques, et donc fonctionnent comme des puits ou soit elles relâchent du carbone et fonctionnent comme des sources.

L'étude individuelle de tel ou tel flux avec tel ou tel facteur contrôlant est nécessaire afin de comprendre ce qu'il se passe au niveau des processus. Il est tout aussi nécessaire d'arriver à intégrer l'ensemble de la complexité naturelle. C'est l'intérêt d'établir des bilans de carbone.

Tableau 1.3 – Vitesse apparente d’accumulation du carbon à long terme en $\text{gC m}^{-2} \text{s}^{-1}$

min – max	moyenne	référence
20 – 140	?	Mitra2005
?	18.6	Yu2009
	17.2	Gorham2012
	20	Jones2010
	16.2	Borren2004
	18.5	Packalen2014
	19.4	Vitt2000
	19	Turunen2004
5.74 – 129.31	33.66	Xing2015

1.2.3 Bilans de carbone

Le calcul d’un bilan de carbone à l’échelle d’un écosystème permet de déterminer si l’équilibre (où le déséquilibre) des flux tend à stocker du carbone, le système fonctionnant alors comme un puits, ou à libérer du carbone, le système fonctionnant alors comme une source. Il existe différentes façons de réaliser le bilan de carbone d’une tourbière que l’on peut séparer en deux approches principales. La première approche consiste à utiliser l’archive tourbeuse pour estimer des vitesses d’accumulation de la tourbe. Cette méthode permet d’étudier la fonction puits sur des temps long (derniers millénaires) et de lier d’éventuels changements dans les vitesses d’accumulation à des facteurs environnementaux. La seconde approche se base d’avantage sur des mesures actuelles des différents flux afin d’étudier, sur des temps forcément plus court, l’évolution de la prépondérance puits/source d’un écosystème. Les deux approches sont donc complémentaires.

passé

long-term apparent rate of carbon accumulation (LORCA) datations + dry bulk density + carbon content (Tableau 1.3)

tableau LORCA ajouter colonne contexte (exple : 7 tourbières ombrotrophes)

présent

Dans cette approche on estime les flux actuels de carbone entrant et sortant de l'écosystème afin de déterminer un bilan. Un certain nombre de flux de carbone sont présent au sein des écosystèmes terrestre (équation (1.1))

$$BCNE = \frac{dC}{dt} = \overbrace{PPB - Re}^{ENE} - F_{COD} - F_{COP} - F_{CH_4} - F_{CID} - F_{COV} - F_{CO} \quad (1.1)$$

- ENE : Échange Net de l'Écosystème
- PPB : Production Primaire Brute
- Re : Respiration de l'Écosystème
- F_{COP} : Flux de Carbone Organique Dissous
- F_{COP} : Flux de Carbone Organique Particulaire
- F_{CH_4} : Flux de Méthane
- F_{CID} : Flux de Carbone Inorganique Dissous
- F_{COV} : Flux de Composés Organique Volatils
- F_{CO} : Flux de Monoxyde de Carbone

Les bilans les plus complets réalisées sur les tourbières comprennent la partie gazeuse, dissoute...

Dans les tourbières, les flux de CO_2 sont généralement les plus importants (**Réf needed**), puis les flux de CH_4 et/ou de COD et enfin les flux de COP.

Pour estimer ces flux différentes techniques existent, notamment l'eddy covariance et les méthodes de chambre pour les flux de gaz.

D'autres méthodes, moins souvent utilisées, existent comme l'utilisation du ratio C :N (Kirk2015)

2 Sites d'études et méthodologies employées

2.1 Présentation de la tourbière de La Guette	24
2.2 Autres sites du service national d'observation	29
2.3 Mesures de flux	30
2.3.1 Présentation des méthodologies possibles	30
2.3.2 Les mesures de CO ₂	31
2.3.3 Les mesures de CH ₄	33
2.3.4 Le calcul des flux	34
2.4 Facteurs contrôlants	35
2.4.1 acquisitions automatisées	35

2.1 Présentation de la tourbière de La Guette

Le site d'étude, la tourbière de La Guette, est l'un des quatre sites du service national d'observation des tourbières (SNOT) qui vise à étudier la fonction puits de carbone des tourbières tempérées notamment vis-à-vis des changements globaux.



BDZ: Bernadouze (1400 m), FRN: Frasne (840 m),
LDM: Landemarais (155 m), LGT: La Guette (145 m)

FIGURE 2.1 – Site d'études SNO

La tourbière de La Guette est située à Neuvy-sur-Barangeon, en Sologne, ($N\ 47^{\circ}19'44''$, $E\ 2^{\circ}17'04''$) dans le département du Cher (Figure 2.1). Le site s'étend sur une surface d'une vingtaine d'hectare avec une géométrie relativement allongée 2.2. Cette surface la classe parmi les plus grandes de Sologne. L'épaisseur moyenne de la tourbe est de 80 cm avec des maximums locaux atteignant 180 cm. La tourbière de La Guette est probablement topogène (**Réf needed**), formée par l'accumulation d'eau de pluie dans une cuvette imperméabilisée par une couche d'argile issue d'alluvions de la rivière du même nom (La Guette). Les précipitations annuelles moyennes sur le site sont de 880 mm et



FIGURE 2.2 – Carte de la tourbière de La Guette

les températures moyenne annuelle de 11 °C. L'eau du site a une conductivité généralement inférieure à $80 \mu\text{S m}^{-2}$ et un pH compris entre 4 et 5. Ces caractéristiques classe la tourbière parmi les tourbières minérotrophes pauvres en nutriments (*poor fen*). Les datations effectuées sur le site permettent de dire que les premiers dépôts tourbeux remontent à environ 5 à 6000 ans.

Le site a subi un certain nombre de perturbations au cours de son existence. D'abord la construction d'une route, avant 1945, qui coupe l'extrémité sud de la tourbière favorisant son drainage. Le site est également brûlé par un incendie en 1976. En 1979 des pins noirs (*Pinus nigra*) sont plantés au nord du site. Enfin 2008 le récurage du fossé de drainage bordant la route semble entraîner une augmentation significative des pertes d'eau du système.

Ces perturbations, ou au moins une partie d'entre elles, ont probablement favorisé l'envahissement du site par une végétation vasculaire, notamment arborée et composée de pins (*Pinus sylvestris*) et de bouleaux (*Betula verrucosa* et *pubescens*). [Viel et al.](#)

2.1. Présentation de la tourbière de La Guette

(2015) a pu calculé, grâce à l'étude de photos aérienne, la vitesse de fermeture du site, entre 1945 et 2010, estimée à $2020 \text{ m}^2 \text{ an}^{-1}$ avant l'incendie de 1976 et à $3469 \text{ m}^2 \text{ an}^{-1}$ après. La tourbière est également envahie de façon importante par la molinie bleue (*Molinia caerulea*) de la famille des *Poaceae* (Figure 2.3c). Leur présence favorisant la dégradation des matières organiques (Gogo *et al.*, 2011). Sont également présentes sur le site un certain nombre d'espèces caractéristiques des tourbières comme les sphaignes, principalement *Sphagnum cuspidatum* et *Sphagnum rubellum*, qui forment des tapis. Un tapis de sphaignes en cours de formation est visible sur la photo 2.3a. Sur cette même photo sont également visible des Linaigrettes à feuilles étroites (*Eriophorum angustifolium*), une plante de la famille des *Cyperaceae* caractéristique des marais et des landes tourbeuses (Rameau *et al.*, 2008). Des bruyères sont également présentes de façon importante sur le site avec notamment *Erica tetralix*, parfois appelée la Bruyère des marais, de la famille des *Ericaceae* (Figure 2.3b). De la même famille est présente sur le site, mais de façon moins omniprésente, la Callune (*Calluna vulgaris*). L'ensemble de ces espèces tendent à préférer les milieux riches en matières organiques et pauvres en nutriment (tela-botanica). D'autres espèces sont présentes sur ce site notamment, *Rhynchospora alba* de la famille des *Cyperaceae*, *Juncus bulbosus* (image annexe ?), de la famille de *Juncaceae*, et des Droséras, une plante insectivore, de la famille des *Droseraceae* (Annexe A, Figure 1a).

Au cours des dernières années, les précipitations sont relativement différentes avec deux années plus sèche que la moyenne avant 2013 et deux années plus humide en 2013 et 2014 (Figure 2.4). On observe également cette dualité au niveau du niveau de la nappe. Avant 2013 les étés sont marqués par des étiages important avec des baisses du niveau de nappe allant jusqu'à -60 cm en 2012 (Figure 2.5). Après 2013, les étiages sont beaucoup moins importants sur le site (Figure 2.6). Les variations inter-annuelles de la température moyenne de l'air semblent moins marquées. L'année 2011 est très proche de 2014 avec une température moyenne supérieure à 11°C . De la même façon les années 2012 et 2013 sont très proche avec des température moyenne inférieure à 10°C .



(a) *Sphagnum – Eriophorum austifolium*



(b) *Erica tetralix – Molinia caerulea*



(c) *Molinia caerulea*

FIGURE 2.3 – Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.

2.1. Présentation de la tourbière de La Guette



FIGURE 2.4 – Évolution du niveau de la pluviométrie, en mm, des années 2011 à 2014



FIGURE 2.5 – Évolution du niveau de la nappe, en cm par rapport à la surface, des années 2011 à 2014



FIGURE 2.6 – Évolution de la température de l'air (en °C) des années 2011 à 2014

2.2 Autres sites du service national d'observation

Bien que moins étudiés, les autres sites du SNOT, Bernadouze, Frasne et Landemarais ont également fait l'objet d'un suivi ponctuel en 2013. La tourbière de Bernadouze est situé à 1400 m dans les Pyrénées, en Ariège ($N\ 42^{\circ}48'09''$, $E\ 1^{\circ}25'24''$). Elle est relativement petite avec 3,75 ha seulement. La tourbière de Frasne est situé à 840 m dans le Doubs et s'étend sur une surface de 98 ha. Enfin la tourbière de Landemarais est située en Ille-et-villaine, à 154 m et s'étend sur 23 ha. les températures annuelles moyennes sur ces trois sites sont respectivement de 6, 7,5 et 11 °C. les précipitations annuelles étant de 1700, 1400, 870 mm.

Au sein de ses sites de nombreuses mesures ont été effectuées et notamment des mesures de flux de GES notamment le CO₂ et le CH₄. La méthodologie utilisée pour les mesurer étant transverse aux différentes expérimentations elle sera détaillée dans ce chapitre.

2.3 Mesures de flux

2.3.1 Présentation des méthodologies possibles

De nombreuses techniques permettent de mesurer des flux de gaz, avec en premier lieu les méthodes de chambres.

Les chambres peuvent être ouvertes, c'est à dire que la mesure se fait lorsque le gaz à l'intérieur de la chambre à l'équilibre avec celui à l'extérieur, ou fermées, dans ce cas le gaz à l'intérieur de la chambre n'est pas à l'équilibre avec celui à l'extérieur. Elles peuvent également être dynamique, lorsqu'un système de pompe, permettant notamment de transporter le gaz jusqu'à l'analyseur, est présent. Ou statique si le système est sans flux artificiel.

Trois grandes techniques de chambre existent. D'abord les chambres **dynamiques ouvertes** qui se basent sur un état d'équilibre et mesurent une différence de concentration d'un gaz dont une partie passe par la chambre et l'autre non. Cette méthode nécessite un système de pompe et donc le passage d'un flux. Ensuite les chambres **dynamiques fermées** qui mesurent l'évolution de la concentration du gaz au sein de la chambre à l'aide d'un système de pompe permettant l'envoi du gaz dans un analyseur externe. Enfin les chambres **statiques fermées** qui mesurent également l'évolution de la concentration du gaz au sein de la chambre sans qu'un système de pompe ne soit présent. Dans ce cas soit l'analyseur est présent dans la chambre, soit des prélèvements sont fait à intervalles réguliers puis analysés par la suite en chromatographie gazeuse.

Il faut noter que les dénominations anglaises de ces méthodes doit faire l'objet d'une attention particulière. *Closed chamber* par exemple est parfois utilisé pour se référer à l'état ou non d'équilibre, comme défini dans ce document, mais parfois également pour désigner les méthodes de chambre sans système de flux ce qui peut prêter à confusion [Pumpenan et al. \(2004\)](#). Souvent utilisées les dénominations *open/closed* et *dynamic/static* sont décrites dans [Luo et Zhou \(2006\)](#), une autre convention peut être rencontrée : *flow-through/non-flow-through* et *steady state/non-steady state* [Livingston](#)

et Hutchinson (1995)

Ces différentes méthodes ont divers avantages et inconvénients.

Ces méthodes sont souvent utilisées car elles ont un coût modeste, et sont très versatiles ce qui permet leur utilisation dans de nombreuses situations. D'autres méthodes plus globales existent comme les méthodes d'Eddy Covariance.

Les méthodes d'Eddy Covariance se base sur...

Comparaison entre les méthodes de chambre et les méthodes d'Eddy Covariance.

2.3.2 Les mesures de CO₂

Toutes les mesures de CO₂ présentées par la suite ont été faite avec les mêmes matériaux et le même protocole. Les chambres utilisées sont en plexiglass et ont été conçue (LPC2E) et fabriquées (ISTO) au CNRS. Ce sont des chambres transparentes, cylindrique, de 30 cm de diamètre et 30 cm de hauteur. Les mesures de CO₂ à proprement parler ont été faite à l'aide d'une sonde Vaisala CARBOCAP® GMP 343. La sonde est directement insérée dans la chambre ainsi qu'une sonde Vaisala HUMICAP® HMP 75 mesurant d'humidité et la température dans la chambre.

Avant toute mesure, des embases sont installées sur le site. Ce sont des cylindres de PVC d'une hauteur de 15 cm insérés dans le sol sur 8 à 10 cm. La partie enterrée de ces cylindres ayant préalablement été percée d'une quarantaine de trou afin de minimiser les impacts de l'embase sur le développement racinaire et les écoulements d'eau.

Pour les raisons détaillée précédemment, la méthode mise en œuvre est celle de la chambre statique fermée, aucun système de pompe n'est donc utilisé. la chambre est posée sur l'embase, elle contient l'analyseur de CO₂ qui mesure la variation de la concentration en gaz au cours du temps. Un ventilateur de faible puissance est également présent à l'intérieur de la chambre afin d'homogénéiser l'air. 1 à 3 min de stabilisation sont nécessaires après la pose de la chambre afin d'éviter les effets pouvant y être liés. Ensuite l'enregistrement est lancé, avec l'acquisition toutes les 5 s pendant 5 min de la concentration en CO₂, de la température et de l'humidité. La mesure se déroule donc sur une période de temps relativement courte afin de minimiser le dés-

2.3. Mesures de flux



FIGURE 2.7 – Mesures de CO₂

équilibre avec le milieu extérieur. Dans ce but les mesures ont parfois été manuellement raccourcies, 2 à 3 min d'acquisition, si une pente claire se dégageait rapidement. Ceci notamment lorsque les conditions météorologiques, chaudes et ensoleillées, laissaient supposer une différence rapidement importante vis-à-vis des conditions extérieures. Généralement, deux acquisitions de CO₂ sont faites à la suite sur une même embase. La première, avec la chambre transparente nue, permettant l'enregistrement de l'ENE (Figure 2.7-a). La seconde avec la chambre recouverte d'une chaussette de tissu occultant, isolant la chambre de la lumière, permettant d'interrompre la photosynthèse et donc d'enregistrer les respirations (RE) (Figure 2.7-b).

De nombreux écueils peuvent rendre une mesure inexploitable. D'abord le placement de la chambre, cela peut sembler trivial mais positionner la chambre au milieu d'herbacées et de bruyères n'est pas toujours évident. Plus anecdotiquement des sphaignes



FIGURE 2.8 – SPIRIT

gelées, recouvrant les bords de l'embase rendent la pose de la chambre difficile voire impossible. Enfin selon l'heure de la journée des gradients de concentrations peuvent être présent et augmenter localement les concentrations de CO₂ de façon importante allant jusqu'à saturer la sonde.

Au vu du volume de données acquises et souhaitant garder l'intérêt de mesures manuelles, à savoir le contrôle humain des flux et des conditions de mesure, il a été nécessaire de développer un outil de traitement facilitant le contrôle et le calcul des flux. Ceci afin d'éviter de recourir à des seuils arbitraires (typiquement une valeur de R²) pour le contrôle qualité des données, mais également de permettre une reproductibilité et un traçage des modifications effectuées sur les données brutes. (donner des exemples) Ce travail est présenté dans l'annexe D.

2.3.3 Les mesures de CH₄

Les mesures de CH₄ ont été réalisée avec une chambre aux caractéristiques similaires à celles utilisées pour les mesures de CO₂ à l'exception de l'interface avec l'analyseur.

2.3. Mesures de flux

La méthode de la chambre dynamique fermée a été utilisée pour réaliser ces mesures, elle diffère donc légèrement de celle utilisée pour le CO₂ puisqu'elle nécessite la mise en oeuvre d'un système de pompe pour transporter le gaz jusqu'à l'analyseur. Les mesures de concentration en CH₄ ont été réalisée à l'aide du SPIRIT (Figure 2.8).

C'est un SPectrometre Infra Rouge In-situ Troposphérique développé par le LPC2E. La spectrométrie infra-rouge se base sur la mesure de l'absorption d'un rayonnement infrarouge par des molécules conduisant Cet instrument profite de l'expertise acquise par le laboratoire dans le domaine de la métrologie infra-rouge, notamment avec le développement de son ancêtre le SPIRALE (SPectroscopie Infra Rouge par Absorption de Lasers Embarqués). Plus petit et plus léger (100 kg), le SPIRIT a été développé en différentes versions, fonction des usages. Il existe actuellement une version sol et une version avion de l'appareil. Les capacités du SPIRIT sont principalement liées à deux éléments. Premièrement l'invention d'une cellule à réflexion multiple par le LPC2E ([Robert, 2007](#)), permettant d'adapter facilement la longueur du parcours optique en fonction de la concentration des gaz à mesurer. Deuxièmement l'utilisation de lasers à cascades quantique (QCL), dont la puissance permet d'augmenter le nombre de réflexion et la sensibilité des mesures d'absorption. Les QCL installés émettent séquentiellement dans le moyen infra-rouge (2,5 à 25 μm) (Choix dicté par l'absorbance à ces longueurs d'onde d'un grand nombre d'espèce d'intérêt et l'intensité importante des raies d'absorption.) et dans une fenêtre spécifique aux espèces que l'on souhaite mesurer. Après son émission, le laser est divisé en deux. La première partie traverse une cellule de référence, contenant un gaz de concentration connue. La seconde partie traverse une cellule de mesure, contenant le gaz à mesurer. Les deux parties du laser débouchent finalement sur les détecteurs. Le fonctionnement détaillé du SPIRIT-sol est décrit dans [Guimbaud *et al.* \(2011\)](#).

2.3.4 Le calcul des flux

Que ce soit pour le CO₂ ou le CH₄, le flux de gaz est calculé à l'aide de l'équation suivante :

$$F = \frac{dX}{dt} \times \frac{P}{R \times T} \times \frac{V}{S} \quad (2.1)$$

Avec :

F : le flux en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$

X : la concentration en gaz mesuré en $\mu\text{mol mol}^{-1}$

P : la pression atmosphérique en $\text{kg m}^{-1} \text{s}^{-2}$

R : la constante des gaz parfaits en $\text{kg m}^2 \text{s}^{-2} \text{mol}^{-1} \text{K}^{-1}$

T : la température dans la chambre en K

V : le volume de la chambre en m^3

S : la surface occupée par l'embase en m^2

2.4 Facteurs contrôlants

Afin de déterminer l'impact de facteurs contrôlants sur ces flux, mesurer les flux ne suffit pas il faut également mesurer les variables environnementales dont on pense qu'elles seront des facteurs contrôlants importants. La description des techniques et matériels communs aux différentes expérimentations utilisées est développée ci-dessous. Par contre leur mise en œuvre ou caractéristiques spécifiques, comme la fréquence des mesures, sera décrite individuellement au niveau des parties détaillant chacune des expérimentations.

2.4.1 acquisitions automatisées

Les paramètres météorologiques ont été mesurés, en un point, au centre de la tourbière (Figure 2.2)(carte ?) à l'aide d'une station d'acquisition Campbell installée sur le site en 2008. Les variables ont été acquises à une fréquence horaire jusqu'au 20 février 2014 puis toutes les demi-heures par la suite. Les paramètres enregistrés sont la pression atmosphérique, l'humidité relative de l'air, la pluviométrie, l'irradiation solaire, la vitesse et la direction du vent. (détail du matos ?). Cette même station à égale-

2.4. Facteurs contrôlants

ment permis l'acquisition de la température de l'air et de la tourbe à -5, -10, -20 et -40 cm. Installées à la même époque, quatre sondes **OTT?** de mesure du niveau de la nappe d'eau permettent le suivi du niveau de la nappe dans la tourbière.

3 Bilan de C de la tourbière de La Guette

3.1 Introduction	38
3.2 Procédure expérimentale et analytique	38
3.2.1 Méthodes de mesure	38
3.2.2 Modélisation du bilan de C	40
3.3 Résultats	44
3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la tourbière de La Guette	44
3.3.2 Sélection des modèles	50
3.3.3 Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle de l'écosystème	57
3.3.4 Variabilité spatiale du bilan	64
3.4 Discussion	66
3.4.1 Estimations des flux	66
3.4.2 Estimations des bilans	69
3.4.3 Sensibilité et limitations du bilan	69
3.4.4 Représentativité locale du modèle	70
3.4.5 Variation du bilan avec la végétation	70
3.4.6 perspectives	71

3.1 Introduction

Parmi les écosystèmes tourbeux pour lesquels un bilan de carbone a été calculé, la majorité se situe dans les hautes latitudes, en Suède (Waddington et Roulet, 2000; Peichl *et al.*, 2014), en Finlande (Alm *et al.*, 1997), au Canada (Trudeau *et al.*, 2014), beaucoup plus rarement à nos latitudes, Bortoluzzi *et al.* (2006) à estimer le bilan de C d'une tourbière de montagne Jurassienne. Le premier objectif de ce chapitre est d'établir le bilan de C de la tourbière de La Guette. L'intérêt est double, d'une part car ce site est représentatif d'une grande partie des tourbières dans les perturbations qu'elle subie : son drainage et son envahissement par une végétation vasculaire (cf Chapitre 2). D'autre part sa position en basse latitude la place dans des conditions environnementales qui, sans être identiques, peuvent se rapprocher de celles que subiront d'autres écosystèmes tourbeux suite au réchauffement climatique. Le second objectif est de caractériser la variabilité spatiale de ces flux de GES à travers ce bilan de C.

3.2 Procédure expérimentale et analytique

3.2.1 Méthodes de mesure

Mesures de flux de gaz

Les mesures des flux de CO₂ et de CH₄ ont été effectués en utilisant la méthode décrite dans la partie 2.3. En juin 2011, 20 placettes ont été installées¹ selon un échantillonnage aléatoire stratifié : La surface de la tourbière a été divisée selon une grille de 20 mailles et un point choisi aléatoirement dans chaque maille localise chaque placette. Cette méthode permet de conserver un échantillonnage aléatoire tout en étant assuré d'avoir une représentativité homogène du site. Les placettes, délimitées par des

1. je remercie ici Sébastien Gogo pour avoir installé ces placettes sur le terrain avant même mon arrivée.



FIGURE 3.1 – Répartition des 20 placettes de mesures suivant un échantillonnage aléatoire stratifié.

piquets, occupaient une surface de 4 m^2 ($2\times 2\text{ m}$), à l'intérieur de laquelle ont été installé de façon permanente un piézomètre et une embase permettant la mesure des flux de gaz. Usuellement les placettes sont séparées en groupes micro-topographique, ce qui à l'avantage de permettre une distinction des capacités sources/puits relativement fine mais qui à généralement l'inconvénient du placement proche des embases les unes des autres. Elles peuvent également être séparées en zone dans la tourbière, haut-marais par rapport à bas-marais, ou réhabilité par rapport à non-réhabilité. Afin de gagner en représentativité spatiale, la taille du site le permettant, il a donc été décidé de positionner des placettes sur l'ensemble du site. De plus, du fait de l'omniprésence de végétation vasculaire, et de la taille des chambres par rapport à la micro-topographie une telle approche était difficile à mettre en oeuvre.

Les flux de gaz mesurés sont le CO_2 et le CH_4 . Des tests effectués sur la tourbière ayant montré des émissions de N_2O nulle, ce gaz n'a pas été étudié. Les mesures de CO_2 ont été effectuée de mars 2013 à février 2015, avec une fréquence quasiment mensuelle

3.2. Procédure expérimentale et analytique

(20 campagnes, pour 24 mois de mesure). Quand aux mesures de CH₄ ont été effectuées avec une fréquence moindre (12 campagnes) principalement liée au difficulté de mise en oeuvre de l'instrument SPIRIT (lourd, difficilement transportable dans un milieu tourbeux).

Les facteurs contrôlant mesurés manuellement sont la pression atmosphérique, du PAR, des températures du sol à différentes profondeurs, de la végétation. Des prélevements d'eau ont également été effectué chaque mois, une mesure du pH et de la conductivité dans cette eau a été réalisée sur le terrain après les mesures de flux puis les échantillons ont été congelés avant d'être analysé en terme de concentration de carbone dissous. Ces mesures nécessitant d'accéder aux placettes régulièrement, des planches de bois ont été utilisées comme pontons mobiles, la dispersion des placettes sur l'ensemble du site rendant impossible une installation plus permanente.

Les mesures automatiquement acquise via une station météo campbell sont la température de l'air, température de la tourbe à -5, -10, -20 et -40 cm profondeur, vitesse et direction du vent, humidité relative de l'air, irradiation solaire, pression atmosphérique.

3.2.2 Modélisation du bilan de C

Estimation du bilan et variabilité temporelle

Afin de calculer le bilan de carbone du site il est nécessaire d'établir des modèles des flux afin de pourvoir interpoler les données acquises mensuellement sur l'ensemble des deux années de mesure. Pour établir ces modèles empiriques les données acquises ont été moyennées par campagne de mesure. Ceci permettant, dans un premier temps, de s'affranchir de la variabilité spatiale des flux pour se concentrer sur la variabilité temporelle. Les relations entre flux et facteurs contrôlant ont ensuite été étudiées deux à deux.

La RE, et l'ENE sont mesurés directement sur le terrain. Cependant afin d'établir le bilan de C tout en gardant une discrimination entre flux d'entrée et de sortie la RE et

la PPB (obtenue grâce à l'équation $PPB = ENE - RE$) ont été modélisé séparément. Les flux en phase gazeuse ont été modélisé en partant d'équations usuellement utilisées et dans lesquelles la température est le facteur contrôlant majeur. Puis les résidus² de ces modèles de base ont ensuite été étudiés en fonction des facteurs de contrôle restant. Dans le cas où une tendance est visible, le facteur est intégré.

Les modèles ont été comparés avec différents indicateurs, principalement Le R², la NRMSE et l'AIC. Le R² est utilisé comme indicateur de la proportion de la variabilité des données expliquée par le modèle, sa valeur est comprise entre 0 et 1. La RMSE et sa normalisation par la moyenne NRMSE sont utilisés comme indicateur de l'écart entre les données mesurées et les données modélisées. L'AIC (Akaike...) permet de déterminer si l'amélioration d'un modèle suite à l'ajout d'un paramètre est suffisamment intéressante pour que ce modèle plus complexe soit utilisé.

La température a été choisie comme base de départ à la construction des modèles de RE et PPBsat, à la fois car c'est le facteur de contrôle le plus souvent invoqué et à la fois car les corrélations avec les flux étaient les plus forte. Concernant la respiration de l'écosystème, les températures utilisées dans la littérature sont variables. La température qui semble le plus utilisée est la température du sol à -5 cm ([Ballantyne et al., 2014](#)) (**Réf needed**), même si d'autres, notamment la température de l'air et la température du sol à -10 cm le sont également régulièrement ([Bortoluzzi et al., 2006](#); [Kim et Verma, 1992](#)). Cette profondeur, -5 cm, est régulièrement utilisée car c'est dans la tourbe, proche de la surface qu'est produite la majorité du CO₂. **production CO₂ ? profils ?** C'est également à des profondeurs relativement faibles que se situent la majorité des racines (**Réf needed**) qui peuvent contribuer à la respiration du sol (**de l'écosystème ?**) pour 35 à 60 % ([Silvola et al., 1996](#); [Crow et Wieder, 2005](#)). La RE est estimée directement à partir des données acquises moyennées en partant de la température connue pour contrôler une grande partie de ce flux. Différents modèles ont été testés parmi les plus souvent utilisés (linéaire, exponentiel, arrhénius).

Pas de consensus clair émerge de la littérature quant aux facteurs prépondérants

2. Valeurs moyennes - Valeurs moyennes estimées

3.2. Procédure expérimentale et analytique

dans le contrôle du CH₄. La température, peut être utilisée ([Alm *et al.*, 1999](#); [Bubier *et al.*, 1995](#)), le niveau de la nappe ([Bubier *et al.*, 1993](#)) ou la végétation ([Bortoluzzi *et al.*, 2006](#)).

Après cette phase de calibration, les facteurs de contrôle utilisés dans les modèles ont été évalué à l'aide de données indépendantes issues d'une autre expérimentation. Cette dernière est également un suivi des mêmes flux de gaz, sur le même site pendant l'année 2014. Les méthodes de mesures des flux étant strictement identiques à celles utilisées pour établir le bilan de carbone. En revanche le positionnement des placettes est beaucoup plus standard avec 4 placettes dans une station en amont et 4 en aval (plus de détails dans l'annexe **XXX**). On ne parle pas ici de validation car les données utilisées bien qu'indépendante du jeu de données utilisé pour la calibration n'ont pas été acquise suivant un protocole identique, notamment au niveau de la répartition des embases sur le site.

Enfin les facteurs contrôlants ont été interpolés au pas de mesure de la station météo présente sur le site, c'est-à-dire à l'heure. L'interpolation étant soit une simple interpolation linéaire entre les données mensuelles, soit une relation avec les facteurs acquis par la station météorologique. À l'aide de ces interpolations et des équations les flux ont ensuite été recalculés, à l'échelle horaire, sur les 2 années de mesure puis les flux ont été sommés afin de calculer les bilans.

Étude de la variabilité spatiale

Deux approches ont été testées afin de caractériser la variabilité spatiale des flux et du bilan. La première consiste à calibrer par placette les modèles sélectionnés lors de la modélisation à l'échelle de l'écosystème. Cette opération permet ainsi calculer des flux par placette et éventuellement un bilan. L'inconvénient de cette méthode étant le faible nombre de points permettant la calibration des modèles conduisant éventuellement à une forte erreur sur l'estimation des paramètres voire à la non convergence des modèles. La seconde approche permet de palier en partie à ce souci en faisant des groupes de placette. Ces ensembles de placette ont été fait en regroupant les placettes ayant la

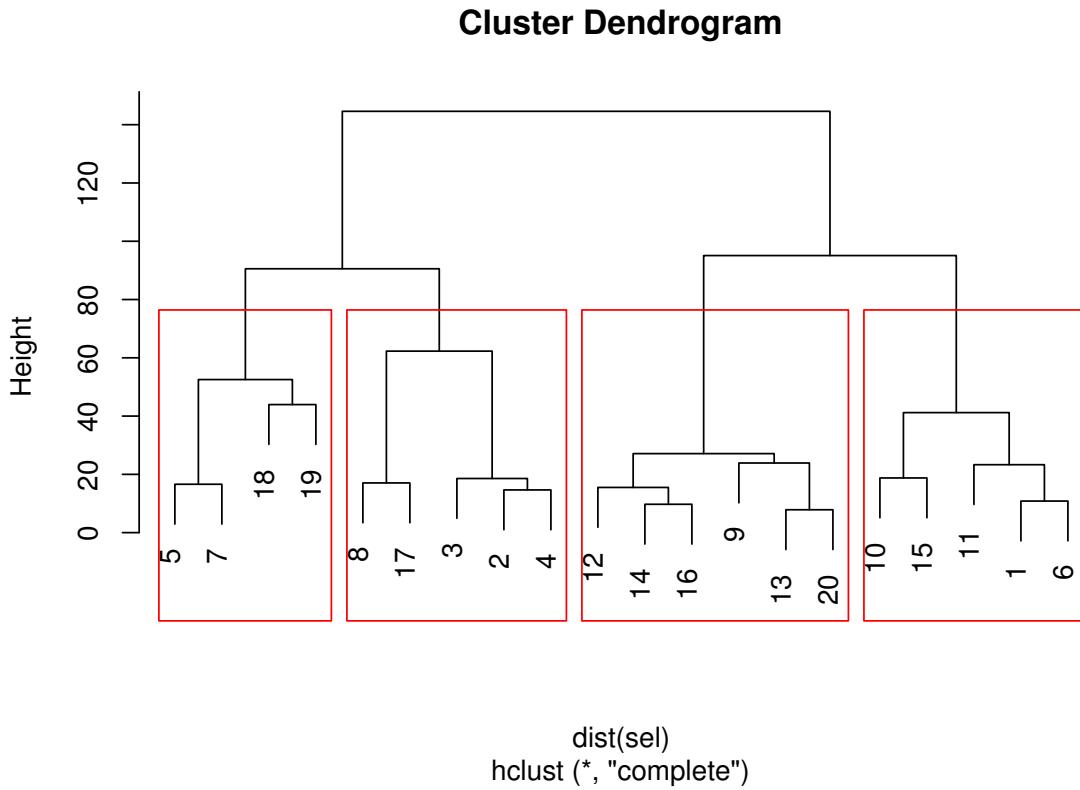


FIGURE 3.2 – Partitionnement des placettes en fonction de leur similarité en termes de composition végétale (pourcentage des strates muscinales, herbacées et arbustives)

composition végétale la plus proche. Ce choix se justifie par le fait que la végétation joue un rôle important tout en étant délicate à prendre en compte. La température, plus facile à mesurer et le niveau de la nappe, qui n'a que peu varié, semblait des choix moins pertinent. Le partitionnement a été fait via une classification hiérarchique et quatre groupes ont été déterminés (Figure 3.2).



FIGURE 3.3 – Évolution du niveau de la nappe moyen des 20 embases mesuré pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

3.3 Résultats

3.3.1 Évolution générale des flux et facteurs contrôlants sur la tourbière de La Guette

Les Facteurs contrôlant

L'évolution du niveau de la nappe des 20 placettes, décrite dans la figure 3.3, est marquée par un étiage d'une vingtaine de centimètres en moyenne en 2013 et l'absence d'un étiage net en 2014 avec un niveau de la nappe moyen ne descendant que rarement sous la barre des -10 cm . Ces observations sont cohérentes avec la figure 2.5 représentant des données acquises à plus haute fréquence, et confirment la particularité de ces 2 années vis-à-vis des précédentes qui présentent des étiages bien plus fort.

La température de l'air mesurée manuellement montre une variabilité saisonnière cohérente avec celle mesurées par la station météo. La variabilité saisonnière de la température est également visible dans le sol avec cependant un amortissement et une diminution de la variabilité avec la profondeur (figure 3.4)

La conductivité moyenne mesurée sur le site varie entre 35 and $55 \mu\text{S m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (figure 3.5).



FIGURE 3.4 – Évolution des températures de l'air (Tair) et du sol à -5, -30, -50 et -100 cm (T5, T30, T50 et T100 respectivement) moyenne mesurée lors des campagnes de terrain de mars 2013 à février 2015

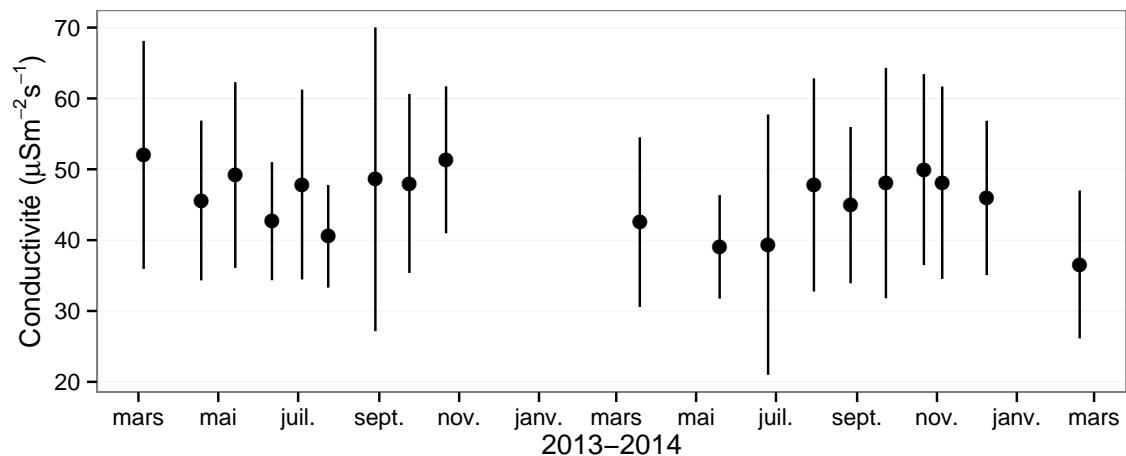


FIGURE 3.5 – Évolution de la conductivité pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

3.3. Résultats

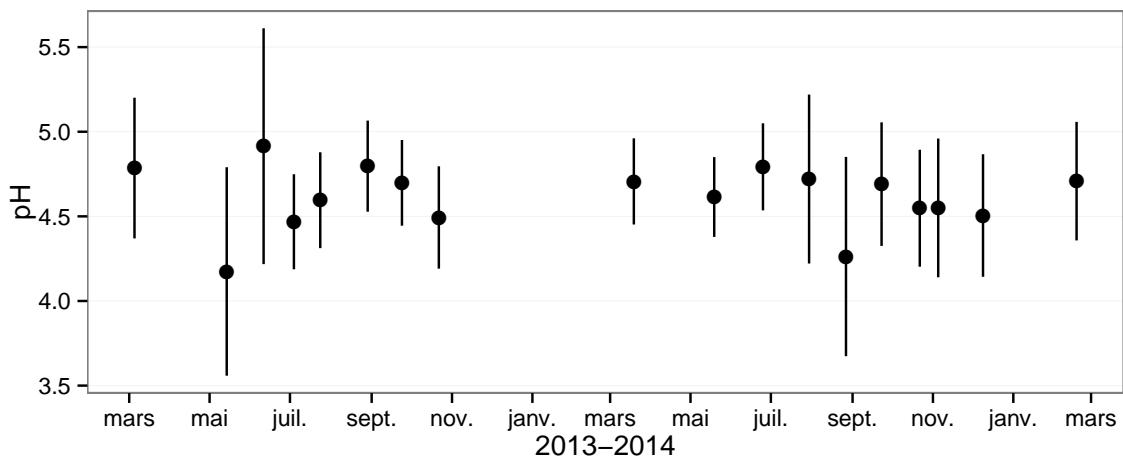


FIGURE 3.6 – Évolution du pH pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

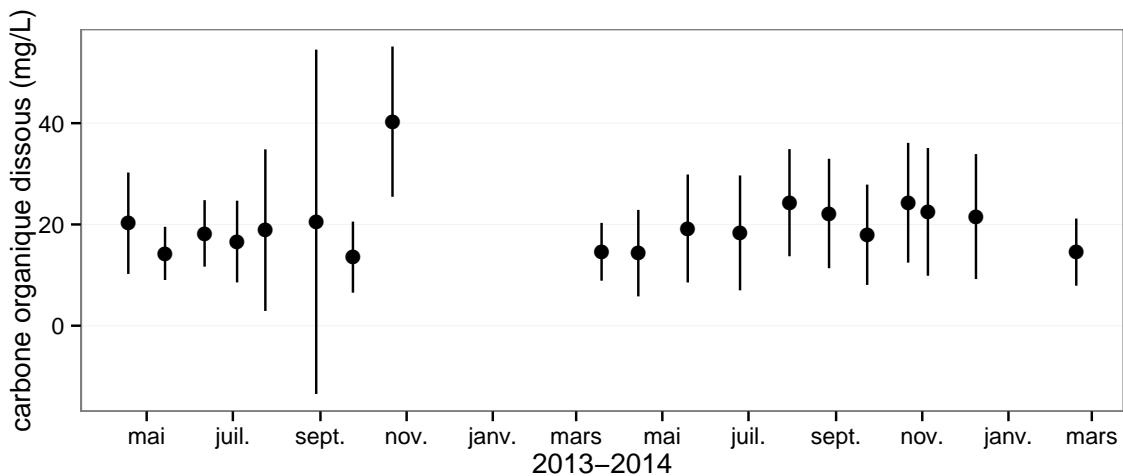


FIGURE 3.7 – Évolution de la concentration en carbone organique dissous dans l'eau du sol pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

En moyenne le pH mesuré sur la tourbière de La Guette est compris entre 4 et 5 (figure 3.6). Ces valeurs sont cohérentes avec la classification *poor-fen* du site .

La concentration en carbone organique dissous présente dans l'eau de la tourbière est compris en moyenne entre 10 et 30 mg L⁻¹ (figure 3.7).

Les flux de carbone

L'ensemble des mesures de CO₂ s'étendent de mars 2013 à février 2015. Cependant de novembre 2013 à février 2014 les mesures ont été interrompue suite à des pannes/casses matérielles. Malgré cela les périodes les plus critiques, notamment la



FIGURE 3.8 – Évolution du niveau de PPB, RE et ENE pendant la période de mesure. Moyenne des 20 embases de mars 2013 à février 2015.

3.3. Résultats

saison de végétation, ont pu être mesurées pour les 2 années, permettant d'avoir une vision correcte/globale de chacune d'elle. À noter également que pour l'ensemble des flux, la déviation standard augmente avec les valeurs mesurées.

En 2013, les valeurs de la PPB augmentent au printemps et une partie de l'été avec un maximum de $12,80 \pm 4,91 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ atteint fin juillet, avant de diminuer à partir d'août. En 2014 le maximum de PPB, $13,16 \pm 4,70 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, est atteint en juin, soit plus tôt que l'année précédente. Puis pendant l'été et l'automne les valeurs décroissent jusqu'à être proche de 0. En moyenne les valeurs de la PPB sont de $7,12 \pm 5,19 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en 2013 et de $6,56 \pm 4,72 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en 2014 (Figure 3.8a).

La RE en 2013 augmente pendant le printemps et une partie de l'été, elle atteint un maximum de $9,43 \pm 3,48 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ en juillet avant de diminuer. En 2014 la RE atteint, comme la PPB, son maximum plus tôt, en juin à $7,83 \pm 2,55 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ avant de décroître jusqu'en hiver pour approcher des valeurs nulles. La moyenne annuelle de RE en 2013 est de $4,27 \pm 3,16 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, ce qui est légèrement supérieure à celle de 2014 : $3,63 \pm 2,56 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (Figure 3.8b).

Concernant l'ENE, en 2013 elle augmente jusque $5,19 \pm 4,51 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, son maximum en juin, avant de diminuer jusqu'à la fin de l'année. Cependant, cette baisse est moins homogène que celle des deux flux précédents, avec notamment une augmentation de l'ENE entre juillet et août 2013. Ceci étant, il faut également noter les valeurs importantes de la déviation standard particulièrement en juin et en août. En 2014, l'ENE maximum est atteinte en juillet avec $5,79 \pm 2,77 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ avant qu'elle ne décroisse. Cette baisse est cependant plus homogène qu'en 2013. les moyennes de l'ENE en 2013 et 2014 sont très proches et sont respectivement de $2,85 \pm 3,05 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ et $2,93 \pm 2,77 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ (Figure 3.8c).

Le CH₄ comme le CO₂ montre une variabilité saisonnière importante, cependant les flux mesurés sont un ordre de grandeur en dessous de ceux mesurés pour le CO₂ (Figure 3.9). À l'inverse de ce dernier, l'importance des flux de CH₄ mesurés en 2013 et 2014 est différente. En 2013 les flux sont moins importants qu'en 2014 avec des maximums de $0,078$ et $0,196 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ respectivement.



FIGURE 3.9 – Évolution des flux de méthane moyen (N ?) pendant la période de mesure (mars 2013 – février 2015)

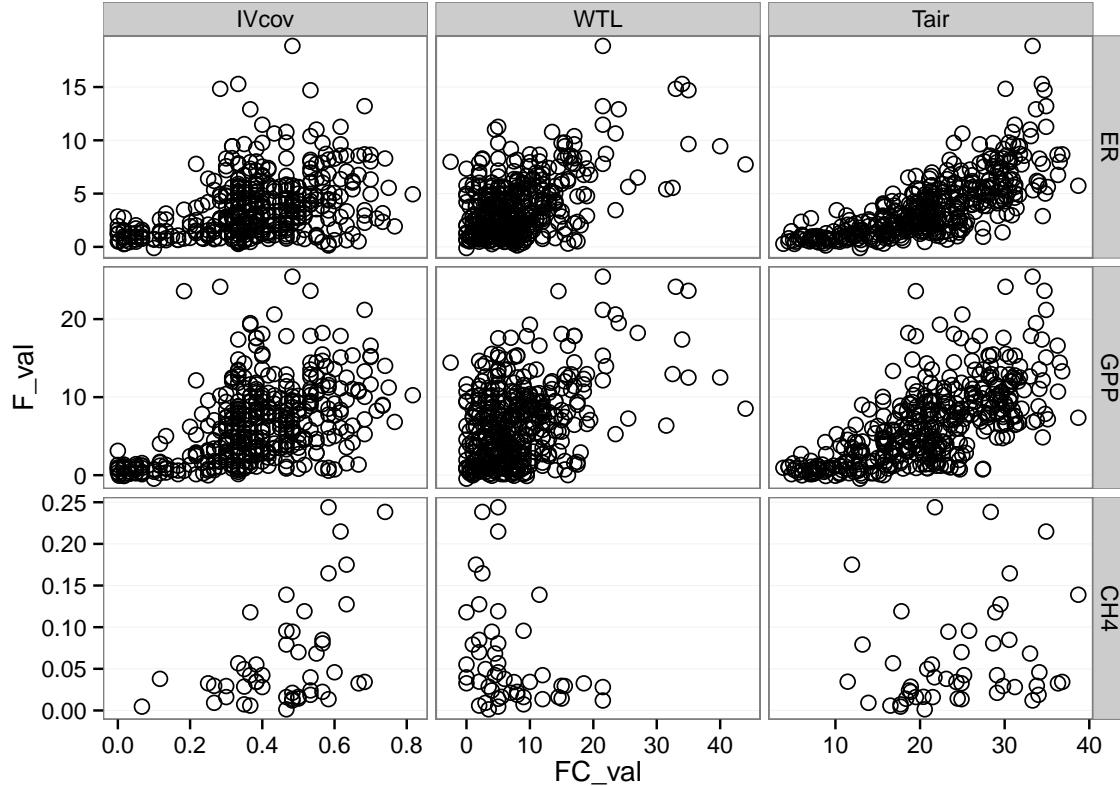


FIGURE 3.10 – Relations entre les flux de gaz et une sélection de facteurs contrôlant

3.3. Résultats

Les relations flux gazeux et facteurs contrôlant

Comme précisé précédemment, le niveau de la nappe n'a que peu varié pendant les deux années de mesures. De ce fait aucune relation claire ne se distingue entre les flux et le niveau de la nappe que ce soit pour le CO₂ (PPB et RE) ou le CH₄ (Figure 3.10). La PPB et la RE présentent cependant des relations avec la température de l'air, et l'indice de végétation, même si pour ce dernier les tendances sont moins évidentes, particulièrement pour la RE. Le CH₄ quant à lui ne présente pas de relation avec la température de l'air, mais une tendance exponentielle est visible vis-à-vis de l'indice de végétation. (**CH₄ et Température dans la tourbe ?**)

3.3.2 Sélection des modèles

La Production Primaire Brute

L'estimation de la PPB se fait en deux étapes. Dans un premier temps on estime le potentiel maximum de photosynthèse à un instant donné dans des conditions de lumière saturante (PPBsat). Ce potentiel peut varier avec les conditions environnementales et a été déterminé en utilisant l'équation de ([June et al., 2004](#)) qui relie la vitesse de transport des électrons photosynthétiques à lumière saturante à la température :

$$PPBsat = a * \exp\left(\frac{T_{air} - b}{c}\right)^2 \quad (3.1)$$

Avec a la vitesse de transport des électrons photosynthétique à lumière saturante, b la température optimale pour ce transport et c la différence de température à laquelle à laquelle PPBsat vaut e⁻¹ de sa valeur à la température optimale. À partir de ce potentiel à lumière saturante, la PPB est estimée en prenant en compte la lumino-sité. On utilise l'équation 3.2 proposée par ([Bubier et al., 1998](#)) et régulièrement et majoritairement utilisée ([Bortoluzzi et al., 2006; Worrall et al., 2009](#)) :

$$PPB = \frac{PPBsat * a * PAR}{PPBsat + a * PAR} \quad (3.2)$$



FIGURE 3.11 – PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.1

3.3. Résultats

L'utilisation de l'équation de June seule, avec la température de l'air comme variable explicative de la PPBsat, permet d'expliquer 66 % des variations observées avec une erreur standard de l'estimation de 32 % (Figure 3.11-a). Les résidus de ce modèle se répartissent de façon relativement homogène et non biaisée (Figure 3.11-b). Corrélés avec l'indice de végétation IV, ils présentent une tendance linéaire croissante (Figure 3.11-c). On observe la même tendance avec le recouvrement de la strate herbacée avec une dispersion des points plus importante (Figure 3.11-d). Par contre aucune tendance particulière n'est visible vis-à-vis du niveau de la nappe (Figure 3.11-e) Le recouvrement des sphaignes (non présenté) ne montre également, aucune tendance avec les résidus de cette équation. La PPB calculée à partir de l'équation 3.1 montre une erreur standard de 31 %, du même ordre de grandeur que celle de PPBsat (Figure 3.11-f) et les résidus se répartissent de façon relativement homogène et non biaisée (Figure 3.11-g). Cependant l'évaluation du modèle sur les données de tests montre une erreur standard de l'estimation plus forte qui atteint 47 % (Figure 3.11-h). Par ailleurs une forte incertitude est présente concernant l'estimation des paramètres qui ont tous une erreur standard importante, parfois plus importante que la valeur du paramètre, et une faible significativité (Tableau 3.1). Afin de prendre en compte la tendance linéaire entre les résidus et l'indice de végétation (IV) le modèle est adapté pour y intégré une fonction linéaire de la végétation :

$$PPBsat = (a * IV + d) * \exp\left(\frac{T - b}{c}\right)^2 \quad (3.3)$$

Cette nouvelle équation permet d'expliquer une part plus importante des variations de PPBsat ($R^2 = 0,85$) et augmente la proximité entre les données mesurées et les données modélisées : l'erreur standard diminue à 21 %. (Figure 3.12-a). Les résidus de cette équation semblent répartis de façon moins homogène que précédemment. On observe notamment un resserrement des points autour de zéro à l'exception d'un point de valeur supérieur à 4. Le biais reste malgré tout léger au regard de l'amélioration apportée. Aucune tendance claire ne se dégage des résidus lorsqu'ils sont mis en relation avec des facteurs contrôlant tel que les recouvrements végétaux (sphaignes, herbacées),

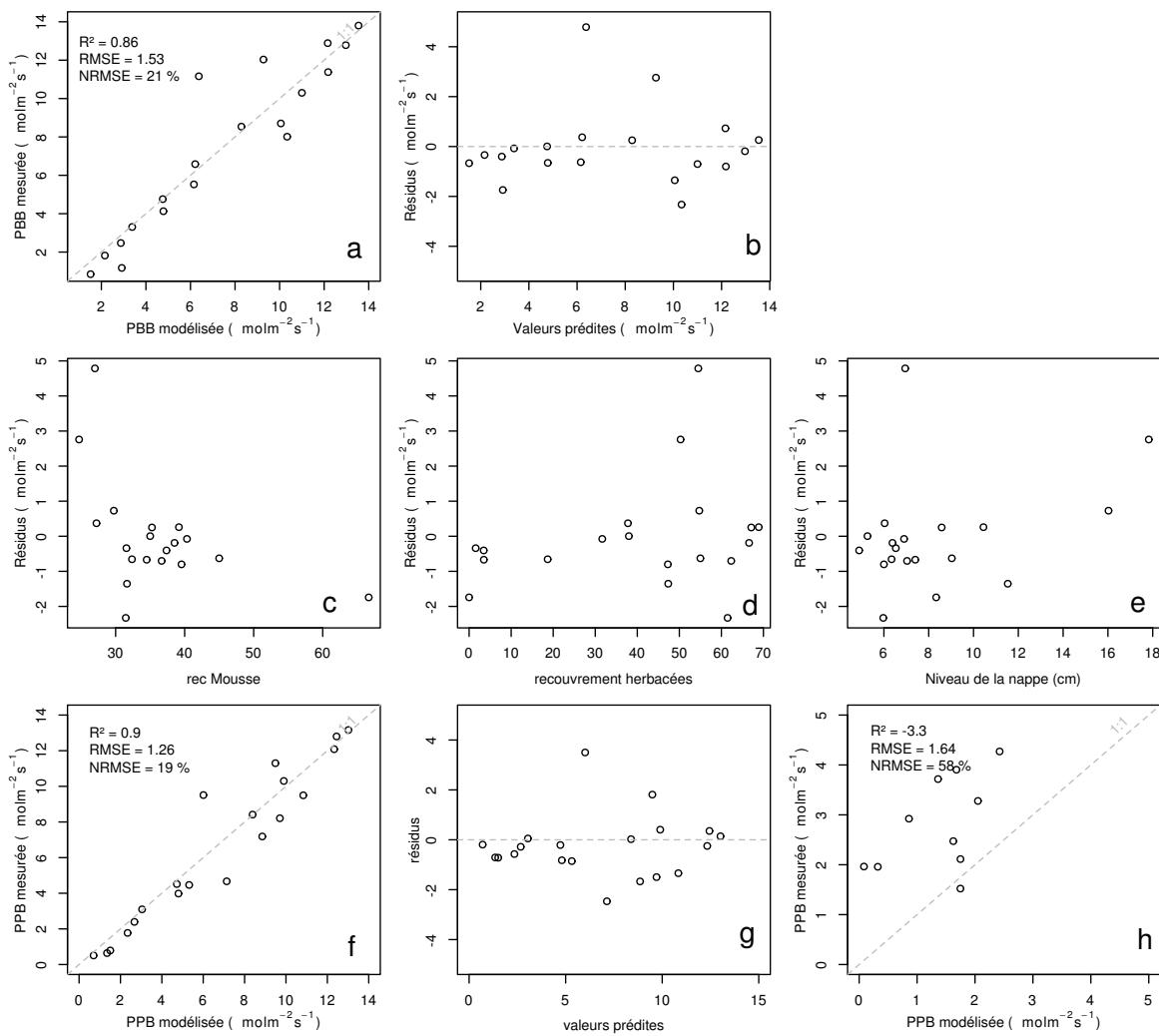


FIGURE 3.12 – PPBsat modèles Tair utilisant l'équation 3.3

3.3. Résultats

ou le niveau de la nappe (Figure 3.12-c,d,e). Comme précédemment, l'erreur standard de la PPB, de 19 %, est du même ordre de grandeur que celle de PPBsat. Pour PPBsat comme pour PPB l'erreur standard diminue donc avec l'ajout de l'indice de végétation lors de la calibration. En revanche, l'évaluation sur les données de test de ce dernier modèle montre une erreur importante (58 %), supérieure à celle du modèle ne prenant pas en compte la végétation. Cette évaluation montre également une tendance importante à sous-estimer les valeurs mesurées. Néanmoins ce modèle intégrant la végétation permet de diminuer de façon importante l'erreur standard associée à l'estimation des paramètres de l'équation. Dans la suite du texte le modèle permettant d'estimer la PPB à partir des équations 3.1 et 3.2 sera nommé PPB-1 et celui utilisant les équations 3.3 et 3.2 sera nommée PPB-2.

La Respiration de l'Écosystème

L'estimation de la RE s'effectue avec l'équation :

$$RE = a * \exp(b * T) \quad (3.4)$$

La température de l'air utilisée dans un modèle exponentiel permet d'expliquer une grande partie, 90 %, des variations de la respiration de l'écosystème avec une erreur standard de 18 % (Figure 3.13–a). Les résidus de cette équation semblent répartis de façon non-biaisée, pas de tendance dans le nuage de point (Figure 3.13–b). L'évaluation de ce modèle montre une erreur standard de 35 % avec une tendance à sous-estimer les valeurs mesurées. Une légère tendance, moins claire que pour la PPBsat, est visible entre les résidus et l'indice de végétation ainsi qu'avec le recouvrement de la strate herbacée. Très souvent utilisée, la température à -5 cm donne des résultats proche mais moins bons notamment avec une hétéroscédasticité des résidus (**Fig Annexe ?**). On adapte l'équation 3.4 pour intégrer le signal de végétation :

$$RE = (a * IV + c) * \exp(b * T) \quad (3.5)$$

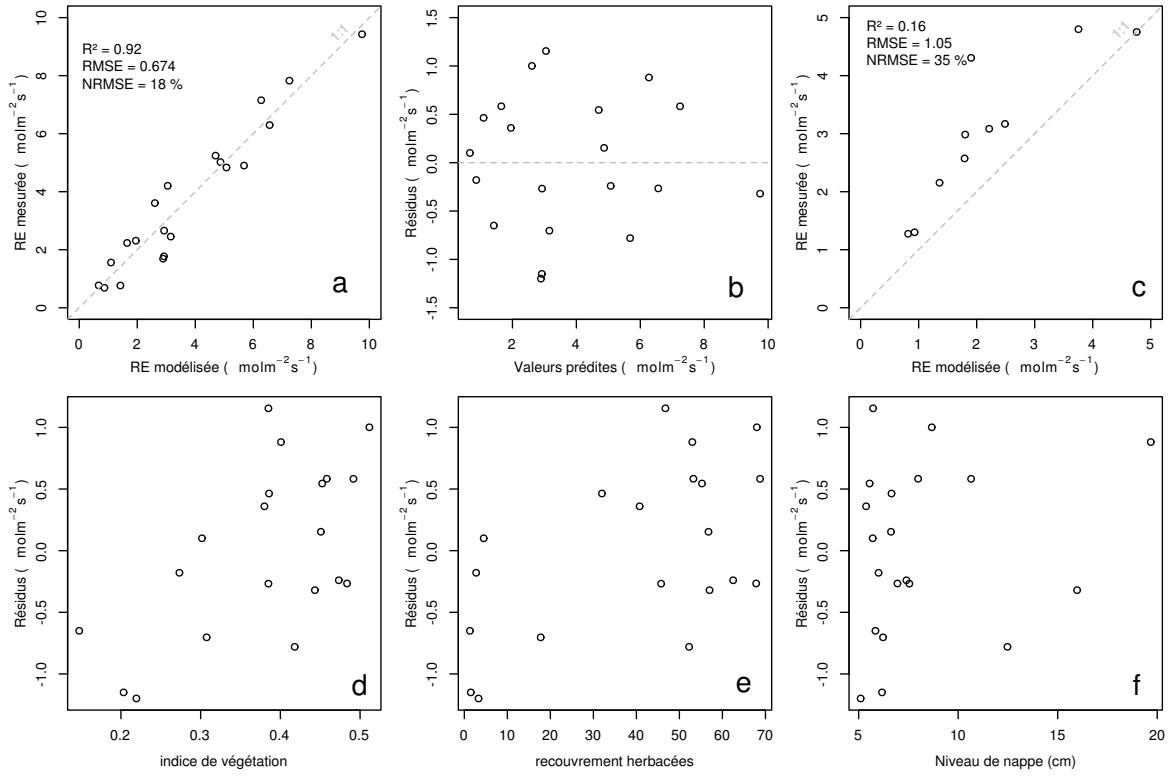


FIGURE 3.13 – RE modèles avec Tair

$$RE = (a * H + c) * \exp(b * T) \quad (3.6)$$

Les calibrations de ces nouvelles équations sont présentées dans la figure 3.13-a,b et 3.13-d,e respectivement. Dans les deux cas, l'erreur diminue pour avoisiner 13 %, avec des résidus qui se répartissent de façon non-biaisée. L'évaluation de ces deux équations montre cependant des différences : D'un côté l'équation 3.5 ne permet pas de diminuer l'erreur standard qui vaut 34 %, et est donc très proche des 35 % calculé pour l'évaluation du modèle n'intégrant pas la végétation. De l'autre l'évaluation de l'équation 3.6 montre une erreur standard plus faible s'établissant à 23 %. Les paramètres des différentes équations sont présentés dans le tableau 3.1, les modèles RE-1, RE-2, et RE-3 correspondent respectivement aux équations 3.4, 3.5 et 3.6. À l'inverse de la PPB les paramètres des modèles de la RE ont, à l'exception du paramètre c du modèle RE-2, une significativité importante et une erreur standard faible.

3.3. Résultats



FIGURE 3.14 – RE modèles avec Tair

Le flux de CH₄

Les relations entre les facteurs contrôlant mesurés et le CH₄ sont moins claires que celles concernant le CO₂. La corrélation la plus importante semble être liée à la végétation (Figure 3.10). Le méthane est également corrélé avec les températures, faiblement avec les températures de surface puis plus fortement avec les températures du sol à plus forte profondeur. Enfin il est anti-corrélé ($R=-0.51$) avec le niveau de la nappe. Les relations CH₄ et végétation ont donc pu être modélisées avec

$$F_{CH_4} = a * \exp(b * IV) \quad (3.7)$$

Avec les données acquises, l'indice de végétation est le meilleur prédicteur (Figure 3.15), il explique 78 % de la variabilité du CH₄ avec une erreur standard de 32 %. Aucune tendance ne semble se dégager entre les résidus de cette équation et les facteurs contrôlant mesurés. L'évaluation de cette équation montre une tendance à sous-estimer les flux de CH₄ et une erreur standard qui double par rapport à la phase de calibration


 FIGURE 3.15 – CH₄ modèle H

en atteignant 68 %. Les détails de l'estimation des paramètres de l'équation 3.7 est visible dans le tableau 3.1 sous le nom FCH4.

Le COD

3.3.3 Le bilan de carbone de la tourbière de La Guette à l'échelle de l'écosystème

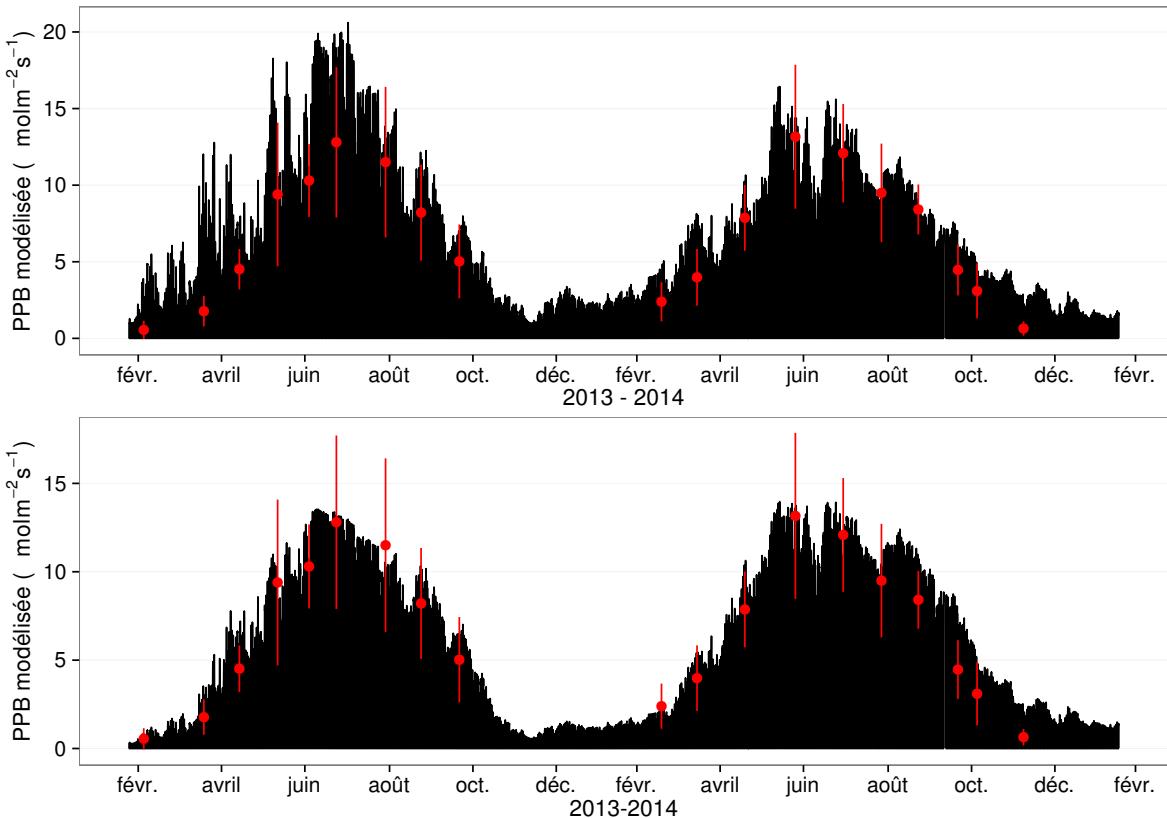
L'interpolation des flux de PPB montrent une variabilité saisonnière proche de celle mesurée sur le terrain (Figure 3.16). Les valeurs les plus fortes mesurées ne semblent pas atteinte par le modèle PPB-2 à l'inverse du modèle PPB-1. Dans les deux cas les modèles semblent sur-estimer la valeur de PPB mesurées fin 2014.

Pour la RE, l'interpolation suit également les variations saisonnières mesurées mensuellement (Figure 3.17). Les gammes de valeurs mesurées sont très proche des gammes interpolées. L'interpolation des flux de la RE est très proche quel que soit le modèle (Figure 3.17) utilisé. On observe que l'intégration de la végétation dans les modèles

3.3. Résultats

Tableau 3.1 – Valeur des paramètres des équations utilisées pour modéliser les flux et sensibilité relative (en %) des flux en réponse à une variation de $\pm 10\%$ de chacun des paramètres des modèles.

	par	valeur	se	pval	-10 %	+10 %
PPB-1 – équations 3.1 et 3.2						
	a	26.23	62.07	0.68	-9.7	+9.6
	b	53.68	61.27	0.39	+43.7	-35.1
	c	27.21	28.56	0.35	-22.5	+21.9
	i	1.84	21.6	0.93	-0.4	+0.4
PPB-2 – équations 3.3 et 3.2						
	a	39.44	18.89	0.05	-11.8	+11.5
	b	40.27	19.11	0.05	+15.8	-17.2
	c	25.23	14.35	0.1	-8.1	+6.7
	d	-3.73	3.49	0.3	+2.8	-2.8
	i	0.26	0.25	0.31	-1.3	+1.1
RE-1 – équation 3.4						
	a	0.34	0.08	0	-10	+10
	b	0.10	0.01	0	-22.6	+29.9
RE-2 – équation 3.5						
	a	0.92	0.34	0.02	-7.3	+7.3
	b	0.09	0.01	0.00	-19.5	24.7
	c	0.14	0.09	0.14	+2.7	-2.7
RE-3 – équation 3.6						
	a	0	0	0.01	-3.9	+3.9
	b	0.08	0.01	0	-18.8	+23.6
	c	0.33	0.06	0	-6.1	+6.1
FCH4 – équation 3.7						
	a	0	0	0.48	-10	+10
	b	13.01	2.82	0	-43.9	+79.2

FIGURE 3.16 – Flux de CO₂ interpolé à partir de PPB-1 et PPB-2

RE-2 et RE-3 diminue la RE maximum modélisée en 2013 par rapport au modèle RE-1.

Les flux de CH₄ interpolés (Figure 3.18), suivent également une cyclicité saisonnière. L'estimation du CH₄ semble rendre compte dans les grandes lignes de la différence de flux mesurée entre 2013 et 2014.

Les flux interpolés à l'heure puis sommés par années sont présentés dans le tableau 3.2 pour les différents modèles. Sur les deux années, selon le modèle utilisé, la PPB stocke du carbone pour 1070 à 1290 gC m⁻² an⁻¹ pour PPB-2 et PPB-1 respectivement. Dans le détail on observe une différence entre les deux modèles : Celui utilisant uniquement la température de l'air (PPB-1) présente un stockage plus important en 2013 qu'en 2014. Tandis que le modèle prenant en compte la végétation (PPB-2) stocke moins de carbone en 2013 par rapport à 2014. L'intégration de la végétation minimise également l'erreur standard de l'estimation, la divisant approximativement par deux.

La différence de comportement, entre les années de mesures, liée à l'intégration de la végétation est également visible sur l'estimation de la RE. La prise en compte de la

3.3. Résultats



FIGURE 3.17 – Flux de CO_2 interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3

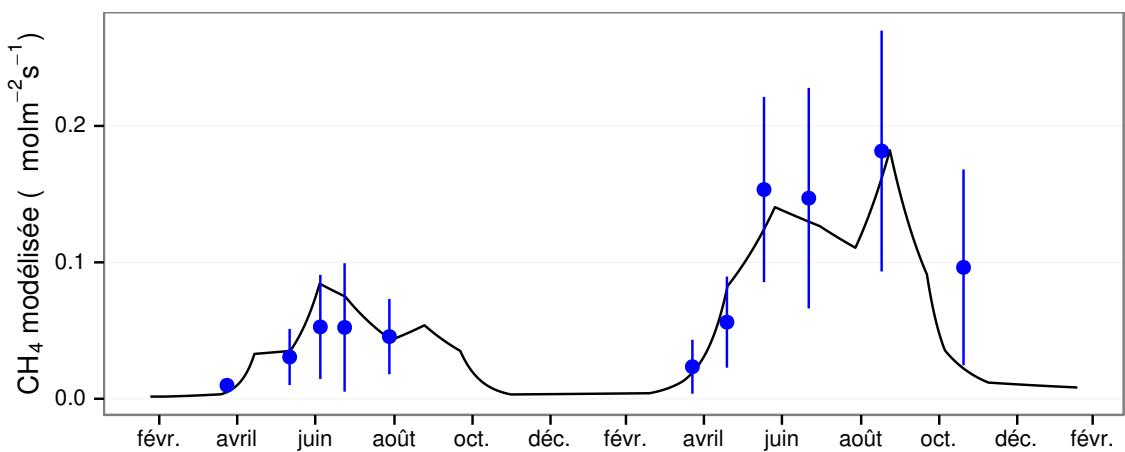


FIGURE 3.18 – Flux de CO_2 interpolé à partir de RE-1, RE-2 et RE-3

Tableau 3.2 – Bilan des flux en gCm²an⁻¹

ID	Flux	équation	2013	2014	moyen
PPB-1	PPB	3.1 et 3.2	1322 ± 410	1258 ± 390	1290 ± 400
PPB-2		3.3 et 3.2	957 ± 182	1184 ± 225	1070 ± 203
RE-1	RE	3.4	1337 ± 241	1235 ± 222	1286 ± 231
RE-2		3.5	1232 ± 160	1310 ± 170	1271 ± 165
RE-3		3.6	1240 ± 161	1281 ± 167	1261 ± 164
FCH4	CH4	3.7	10 ± 3	24 ± 8	17 ± 5

 Tableau 3.3 – Bilan des flux en gCm²an⁻¹

combinaison de modèles	2013	2014	moyen
PPB-1, RE-1, FCH4	-25	-2	-14
PPB-1, RE-3, FCH4	+72	-48	+12
PPB-2, RE-1, FCH4	-390	-75	-233
PPB-2, RE-3, FCH4	-293	-122	-208

végétation (modèles RE-2 et RE-3) conduit à une respiration plus forte en 2014 qu'en 2013 à l'inverse de RE-1. La différence entre l'estimation de la RE en 2013 et en 2014 diminue avec l'intégration de la végétation. Elle passe de 102 pour RE-1 à 78 puis 41 pour RE-2 et RE-3. Malgré ces différences, on observe une grande proximité dans les valeurs des flux interpolés sur les 2 années, quel que soit le modèle, avec un écart maximum de 25 gC m⁻² an⁻¹.

Les flux de CH₄ entachés d'une erreur importante, sont cependant beaucoup plus faible en valeur absolue que ceux de la PPB ou de la RE. On y observe malgré tout un flux qui fait plus que doubler en 2014 par rapport à 2013.

Les bilans issus des différentes combinaisons (à l'exception de RE-3, très proche de RE-2) de modèles sont présentés dans le tableau 3.3 et varient de -233 gC m⁻² an⁻¹ à +12 gC m⁻² an⁻¹ stocké dans la tourbière. L'intégration de la végétation dans la modélisation de PPB fait baisser les bilans de carbone dans le négatif au-delà de -200 gC m⁻² an⁻¹, avec une différence entre les bilans de 220 gC m⁻² an⁻¹ environ. Cette différence sur les bilans est bien moindre, environ 26 gC m⁻² an⁻¹ entre les modèles de RE qui intègrent et ceux qui n'intègrent pas la végétation.

3.3. Résultats

Tableau 3.4 – Sensibilité relative (en %) du bilan de CO₂ (ENE) en réponse à une variation de ±10 % de chacun des paramètres des modèles.

PPB		RE		CH ₄				
	−10 %	+10 %	−10 %	+10 %	−10 %	+10 %		
PPB-1		RE-1		FCH4				
a	−3263	+3243	a	+3371	−3371	a	+0,05	−0,05
b	+14 788	−11 859	b	+7616	−10 078	b	+0,2	−0,36
c	−7597	+7398						
i	+119	−139						
PPB-2		RE-1		FCH4				
a	+59	−57	a	−60	+60	a	0	0
b	−78	+85	b	−135	+178	b	0	+0,01
c	+40	−33						
d	−14	+14						
i	6,22	−5,40						
PPB-1		RE-3		FCH4				
a	−426	+423	a	+168	−168	a	+0,01	−0,01
b	+1931	−1548	b	+813	−1018	b	+0,03	−0,05
c	−992	+966	c	+263	−263			
i	−18	+15						
PPB-2		RE-3		FCH4				
a	+67	−65	a	−26	+26	a	0	0
b	−89	+97	b	−125	+157	b	0	0
c	+45	−38	c	−40	+40			
d	−16	+16						
i	+7,1	−6,1						

Évaluation du bilan

L'analyse de sensibilité, consistant à faire varier chaque paramètre des modèles de ±10 %, les combinaisons de modèles PPB-1, PPB-2, RE-1 et RE-3 ont été testé (Tableau 3.4). Le modèle RE-2, très proche du modèle RE-3 n'a pas été testé. **Attente du COD, les valeurs du tableau sont fausse pour le moment**

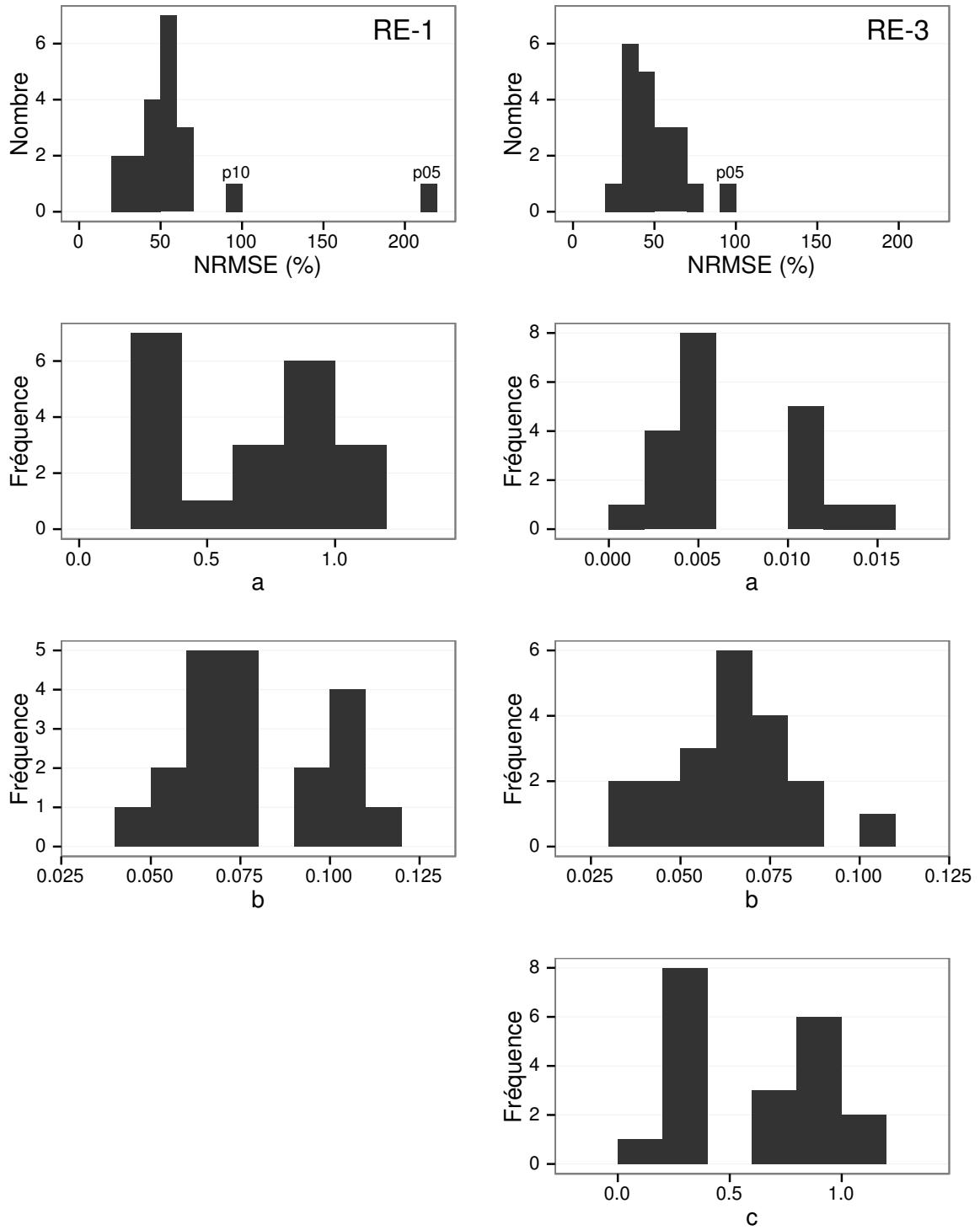


FIGURE 3.19 – Distribution de l'erreur standard par placette et des paramètres des modèles RE-1 et RE-3

3.3. Résultats



FIGURE 3.20 – Distribution de l’erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2

3.3.4 Variabilité spatiale du bilan

Représentativité locale

La classification hiérarchique a permis de distinguer 4 groupes de végétation (Figure 3.21). Dans le premier groupe, la strate muscinale est majoritaire avec un recouvrement moyen de 91 %, moins de 35 et 15 % de recouvrement pour les herbacées et les arbustes respectivement. Le deuxième groupe est le plus homogène avec un recouvrement moyen des strates muscinale et arbustive de 63 58 % chacune. C’est également le groupe où il y a de moins d’herbacées avec un recouvrement de 24 %. La strate herbacée est majoritaire dans le troisième groupe avec un recouvrement moyen de 63 %, la strate arbustive y est peu présente (19 % en moyenne) et la strate muscinale y est pour ainsi dire absente (1 %). La strate muscinale est également absente, ou presque, dans le groupe quatre (1 %). Groupe dans lequel la strate arbustive est majoritaire avec de 65 % de recouvrement moyen, et la strate herbacée avec 33 %.

Les bilans de CO₂ calculés par groupe de végétations sont présentés dans le ta-



FIGURE 3.21 – Distribution de l’erreur standard par placette et des paramètres du modèle PPB-2

Tableau 3.5 – Bilan des flux de CO₂ en gCm²an⁻¹, en utilisant PPB-2 et RE-3

groupe	PPB-2	RE-3	ENE
1	714	1023	-308
2	1045	1385	-340
3	1323	1057	266
4	1002	1262	-260

bleau 3.5. On constate que du point de vue de l’ENE les groupes 1 et 2 sont relativement proche, et que le groupe 3 est du même ordre de grandeur bien qu’avec une ENE un peu moins négative. Le groupe 3 est le seul groupe présentant une ENE positive, du même ordre de grandeur que les précédentes en valeur absolue. Dans le détail, la RE est la plus forte, supérieure à 1200 gC m⁻² an⁻¹, dans les groupes 2 et 4. Elle est plus faible dans les groupes 1 et 3 (environ 1000 gC m⁻² an⁻¹). Pour la PPB, la valeur la plus faible est dans le groupe 1 et la plus forte dans le groupe 3 avec plus de 1300 gC m⁻² an⁻¹, soit une différence de plus de 600 gC m⁻² an⁻¹. Les groupes 2 et 4 sont relativement proches avec des valeurs intermédiaires avoisinant 1000 gC m⁻² an⁻¹.

Modélisation par placette

Corrélation avec facteurs contrôlant

3.4 Discussion

3.4.1 Estimations des flux

PPB

L'estimation des flux de PPB, est comprise entre 957 et 1322 gC m⁻² an⁻¹ selon l'année et le modèle utilisé. Ces valeurs sont très élevées comparées à des tourbières boréales comme celles étudiées par ([Trudeau et al., 2014](#)) ou encore ([Peichl et al., 2014](#)) dont les valeurs de PPB sont respectivement comprise entre 123 et 131 gC m⁻² an⁻¹ et entre 203 et 503 gC m⁻² an⁻¹. Une première hypothèse permettant d'expliquer une telle différence, est la différence entre les températures moyennes sur les sites. -4,3 °C et 1,2 °C respectivement pour [Trudeau et al. \(2014\)](#) et [Peichl et al. \(2014\)](#). Ces températures sont bien plus faible pour les sites des études pré-citées que sur la tourbière de La Guette. Une seconde hypothèse, qui n'exclue pas la première, serait la composition végétale de ces sites. La tourbière de La Guette envahie par une végétation vasculaire, notamment herbacée, est peut-être plus proche d'une prairie tourbeuse. En effet lorsque la compare à ce type d'écosystèmes les valeurs observées sont plutôt proche. ([Jacobs et al., 2007](#)) estime des valeurs de PPB comprises entre 400 et 2000 gC m⁻² an⁻¹ avec une moyenne de 1300 gC m⁻² an⁻¹ dans des prairies tourbeuses hollandaises. Sur des écosystèmes similaires, au Danemark, ([Görres et al., 2014](#)) trouve des valeurs de PPB plus importantes encore, entre 1555 et 2590 gC m⁻² an⁻¹. Il apparaît cohérent que la tourbière de La Guette, par sa position géographique, et donc le climat qu'elle subit, mais également par sa problématique d'envahissement important par une végétation vasculaire notamment herbacée, s'approche en termes de flux de site tourbeux utilisés comme prairie.

Le modèle PPB-1 souffre d'une incertitude importante sur l'estimation de ses paramètres. L'apport de l'indice de végétation dans l'estimation de la PPB est important lors de la phase de calibration. Il permet de diminuer fortement l'incertitude sur les paramètres du modèles, d'augmenter leur significativité et d'améliorer la représentativité des données mesurées. L'intégration de la végétation aux modèles d'estimation de la PPB est rarement réalisé ([Bortoluzzi et al., 2006](#); [Görres et al., 2014](#)), probablement à cause de la difficulté à prendre en compte ce signal aux sources multiples. Malgré cette amélioration lors de la calibration, lorsqu'il est évalué sur un jeu de données indépendante, le modèle PPB-2 à une erreur standard plus importante que celle du modèle PPB-1. L'apport de cet indice dans l'estimation de la PPB n'est donc pas généralisable. Bien que rarement faite à cause de la rareté des données, l'évaluation des modèles est cependant d'un intérêt majeur afin de confirmer ou d'infliger l'apport de l'ajout d'un prédicteur à un modèle, particulièrement si l'on souhaite l'extrapoler.

Les différences observées selon la façon d'estimer la PPB peuvent paraître importante, néanmoins elles sont du même ordre de grandeur que celle rencontré par [Worrall et al. \(2009\)](#) qui compare différentes façons de modéliser des flux de gaz avec des équations différentes (et non pas juste des variations sur un type de modèle). Ces différences sont également liées à l'importance des flux qui font que, surtout dans le cas de modèles exponentiels, de faibles variations peuvent avoir des effets importants comme en témoigne l'analyse de sensibilité des paramètres du modèle (Tableau [3.4](#)).

Discussion 2013-2014 ? Dans le détail l'intégration de l'indice de végétation à un effet beaucoup plus important en 2013, avec un flux qui diminue de $365 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$, qu'en 2014 où la baisse n'est que de $74 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$.

RE

De la même façon que pour la PPB, les flux de la RE sont important si on les compare à des tourbières boréales et s'approchent davantage des flux mesurés dans les prairies sur sols tourbeux. La Re sur la tourbière de La Guette, comprise entre 1232 et $1337 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$ est plus importante que celle observée par ([Peichl et al.,](#)

3.4. Discussion

2014; Trudeau *et al.*, 2014) (pour reprendre les études citées précédemment) qui s'établissent respectivement entre 137 et 443 gC m⁻² an⁻¹ et 206 et 234 gC m⁻² an⁻¹. Elles sont en revanche plus faible que celle mesurées par (Jacobs *et al.*, 2007), entre 500 et 2000 gC m⁻² an⁻¹, ou par (Görres *et al.*, 2014) : entre 2070 et 3500 gC m⁻² an⁻¹.

À l'inverse de la PPB, l'intégration de la végétation pour modéliser la RE n'améliore que peu l'estimation de la RE lors de la phase de calibration : la différence entre les valeurs d'erreur standard est de 5 %. En revanche lors de la phase d'évaluation, l'utilisation du recouvrement des herbacées semble améliorer l'estimation de façon plus importante avec une différence de 11 % entre les valeurs d'erreur standard. Contrairement à la PPB la différence apportée par l'intégration de la végétation (RE-2 ou RE-3) est du même ordre de grandeur en 2013 et en 2014. Sur les 2 années, l'effet de l'intégration de la végétation est limité avec une différence de 25 gC m⁻² an⁻¹ au maximum (entre ER-1 et ER-3), soit moins de 2 % du flux. Encore une fois l'intérêt de l'évaluation est mis en avant puisqu'il permet de distinguer des modèles très proche lors de la calibration.

Les incertitudes sur l'estimation des paramètres RE sont beaucoup moins importante que celle de la PPB. L'estimation des paramètres des modèles, à l'exception du paramètre c du modèles RE-2, ont une p-value inférieure à 0.05. L'erreur calculée lors de l'évaluation de ces modèles, si elle augmente par rapport à la calibration, reste faible particulièrement pour le modèle RE-3 où elle vaut moins de 25 %. La RE semble donc relativement contrainte, avec une estimation des paramètres fiable et une différence entre les estimations issues des modèles relativement limitée.

CH₄

Les flux de CH₄ sont faibles comparés aux flux de CO₂. Les valeurs mesurées sont plus forte que celles mesurés entre 0 et 0,03 μmol m⁻² s⁻¹ par Bortoluzzi *et al.* (2006). Pour 2013 les valeurs mesurées sont proches de celle mesurée par Long *et al.* (2010). L'absence d'étiage en 2014 explique peut-être le doublement des flux... (**Réf needed**)

La faible relation observée entre le niveau de la nappe et les flux de méthane va dans

le même sens que les observations faites par [Trudeau *et al.* \(2012\)](#) et (à développer, de ref ds trudeau2012)

COD

3.4.2 Estimations des bilans

D'une manière générale, les bilans sont principalement contraint par les flux de CO₂, le CH₄ ne jouant qu'un rôle marginal en termes de quantité de carbone. Ces observations sont cohérentes avec d'autres études comme [Bortoluzzi *et al.* \(2006\)](#); [Worrall *et al.* \(2009\)](#). La forte variabilité entre les différents bilans est à attribuer en grande majorité à l'erreur sur l'estimation du flux de PPB.

Selon le bilan considéré, la tourbière de La Guette stocke légèrement du C pour une dizaine de grammes par mètre carré, ou relâche du carbone dans l'atmosphère soit un légèrement, soit de façon important pour plus de 200 gC m⁻² an⁻¹. La tourbière de La Guette ayant subie un drainage et un envahissement important d'une végétation vasculaire, ces derniers chiffres ne sont pas incohérents.

3.4.3 Sensibilité et limitations du bilan

Les incertitudes les plus fortes du bilan sont sur les flux de CH₄ avec une erreur standard de 32 % lors de la calibration et de 68 % lors de la validation. Cette différence importante montre que l'estimation des flux de CH₄ à l'aide de l'indice de végétation à permis l'estimation de sa contribution au bilan de carbone de l'écosystème, mais que son utilisation dans d'autre conditions est fortement limité. L'importance faible du CH₄ dans le bilan de carbone de la tourbière rend ces erreurs moins critiques que celles faite lors de l'estimation de la PPB. Les incertitudes importantes sur la PPB, sont mise en évidence par les variations fortes des flux interpolés selon l'équation utilisée. Elles sont la source des variations observées en termes de bilan. L'ajout d'un indice de végétation diminue d'incertitude des paramètres du modèle, mais cet apport semble spécifique à l'étude, n'étant pas reflété par l'évaluation. À l'inverse la RE semble rela-

3.4. Discussion

tivement bien contrainte, sur les 2 années la différence entre les différentes équations utilisées ne dépassent pas $25 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$.

sensibilité du bilan au variation des paramètres

limitations Outre ces aspects ce bilan de carbone est aussi limité par sa représentativité. Ainsi la strate arborée fortement présente dans certaines zones n'est pas directement prise en compte. De la même manière une partie restreinte de la tourbière mais néanmoins présente est constitué de touradons dont l'effet n'a pas été pris en compte. (**Réf needed**) (**biblio effet microtype**).

- pas de cartographie (pas grave si p7 maj bien représentée par mdl ecos)
- extrapolation sur d'autres site difficile (cf validation)

3.4.4 Représentativité locale du modèle

Distribution des paramètres

Pourquoi certaines placette mieux que d'autres

Concernant la respiration la représentativité locale des modèles calibrés à l'échelle de l'écosystème semble plus homogène pour le modèle RE-3 que pour le modèle RE-1.

Une telle comparaison entre PPB-1 et PPB-2 n'a pas été possible car vu le faible nombre de données et la qualité relative des modèles PPB par rapport aux modèles RE, peu de modèles sont parvenus à converger pour PPB-1 (11 sur 20 placettes) et pour PPB-2 (17 sur 20 placettes).

3.4.5 Variation du bilan avec la végétation

Le calcul des bilans avec les groupes de végétation permet de mettre en évidence des comportements différents des flux selon la végétation majoritaire. Ainsi le groupe 3 dans lequel la strate herbacée est la plus importante est celui où la PPB est la plus forte. Ce point semble en cohérence avec la croissance annuelle importante des herbacées. À l'inverse le groupe 1 dans lequel la strate muscinale est la plus importante est également le groupe pour lequel la PPB est la plus faible. (**Réf needed**)

Pour la RE, ce sont les groupes 3 et 4 qui ont les flux estimés les plus importants avec une différence d'environ $200 \text{ gC m}^{-2} \text{ an}^{-1}$ avec les deux autres groupes. Malgré leurs différences, le groupe 2 possède une strate muscinale importante alors qu'elle est absente dans le groupe 3, ils ont en commun d'avoir une strate arbustive importante.

3.4.6 perspectives

cartographie ?

4 Effets de l'hydrologie sur les flux de GES

4.1	Introduction	74
4.2	Procédure expérimentale	75
4.2.1	Expérimentation A	76
4.2.2	Expérimentation B	76
4.2.3	traitement	77
4.3	Résultats	78
4.3.1	Expérimentation A	78
4.3.2	Expérimentation B	81
4.3.3	tendances générales	84
4.4	Discussion	84
4.4.1	Comparaison aux mesures <i>in-situ</i>	84
4.4.2	Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de gaz	86
4.4.3	Effet cycles multiples	87

4.1 Introduction

Au cours des deux années qu'ont duré les suivis des émissions de flux de CO₂ et de CH₄ sur la tourbière de La Guette, le niveau de la nappe n'a que très faiblement varié comparé aux années précédentes bien plus sèches. En conséquence de cette faible variation peu de variations des flux ont pu y être relié. Malgré tout il est connu que l'hydrologie est un facteur contrôlant important des flux.

Ainsi de nombreuses études ont reliées les émissions de CO₂ au niveau de la nappe avec, cependant, des résultats et des conclusions variables. La majorité des études montrent qu'une tourbière dont le niveau de la nappe est abaissé, soit par un drainage, soit par une sécheresse, aura tendance à avoir un ENE plus faible : Ainsi [Strack et Zuback \(2013\)](#) expliquent des valeurs d'ENE plus faibles qu'escompté, par des mesures faites pendant une période relativement sèche. Une observation similaire est faite par [Aurela et al. \(2007\)](#) qui mesure un ENE plus faible lors d'une année sèche, sur une tourbière à Carex du sud de la Finlande. Ils attribuent la variation de l'ENE à une augmentation de la RE et à une baisse de la PPB, dans des conditions plus chaudes et plus sèches. [Peichl et al. \(2014\)](#) observent également une baisse de l'ENE lors d'une année où le niveau de la nappe baisse de façon importante, au delà de -30 cm. Ils expliquent cette baisse par une baisse de la PPB. Cette observation va dans le même sens que [Lund et al. \(2012\)](#) qui, lors de l'étude d'une tourbière située au sud de la suède, observent en 2008 une baisse de l'ENE. Les mesures de RE faites cette année là étant similaires à celles effectuées les autres années, ils lient cette baisse à une diminution de la PPB. En 2006, sur la même tourbière, [Lund et al. \(2012\)](#) observent une autre baisse de l'ENE. Mais cette fois, les mesures de PPB à leur tour similaires à celle des autres années n'expliquent pas cette baisse. À l'inverse de 2008, cette baisse est expliquée par une augmentation de la RE. Ce paradoxe apparent est interprété grâce au type de sécheresse : courte et intense pendant la saison de végétation de 2006 et d'intensité plus faible mais d'une durée plus longue en 2008. Enfin et à l'inverse des

résultats précédemment cités, [Ballantyne et al. \(2014\)](#) dans une étude des effets à long terme d'une baisse du niveau de la nappe, n'observe que peu d'effet sur l'ENE tandis que les flux de RE et de PPB augmentent tous deux. Toutes ces études montrent que si le niveau de la nappe est incontestablement reconnu comme un facteur de contrôle des flux de CO₂, il est difficile d'en dégager, avec certitude, un comportement valable de façon générale.

Concernant le méthane, une baisse du niveau de la nappe est généralement liée à une baisse des émissions de CH₄, et inversement ([Strack et al., 2006](#); [Pelletier et al., 2007](#); [Turetsky et al., 2008](#)). Cependant d'autres études, principalement dans des sites où le niveau de la nappe est proche de la surface du sol, montrent une absence de relation entre le niveau de la nappe et les émissions de méthane, voire une relation inverse, avec des flux plus faibles liés à des niveaux de nappe plus élevés ([Kettunen et al., 1996](#); [Bellisario et al., 1999](#); [Treat et al., 2007](#)). Là encore selon les conditions environnementales, la relation entre les flux de CH₄ et le niveau de la nappe n'est pas aisément généralisable.

L'objectif de ce chapitre est donc d'explorer plus en avant l'effet du niveau de la nappe sur les émissions de GES, effet peu ou pas visible *in-situ*. Plus précisément il s'agit de déterminer l'effet de cycles de dessication/ré-humectation sur les émissions de CO₂ et de CH₄.

4.2 Procédure expérimentale

L'étude des cycles de dessication/ré-humectation s'est effectué sur des mésocosmes, prélevés sur la tourbière de La Guette. L'expérimentation a été testé durant l'été 2013 avec un seul cycle relativement long, on s'y référera par la suite comme l'expérimentation A. Cette expérimentation a été renouvelée l'été 2014 afin d'augmenter à trois le nombre de cycles, ceux-ci étant plus court. On appellera cette seconde expérimentation, l'expérimentation B (Tableau 4.1).

4.2.1 Expérimentation A

Le 12 avril 2013, ont été prélevés, sur la tourbière de La Guette 6 mésocosmes. Le prélèvement de mésocosmes s'effectue à l'aide de cylindres de PVC qui, dans un premier temps, posé sur le sol, permettent de faire un pré-découpage au couteau, puis dans un second temps sont insérés, délicatement, dans la tourbe. Les mésocosmes sont finalement dégagés en creusant de chaque côté (Figure 4.1). Les mésocosmes sont transportés au laboratoire où ils sont enterrés en extérieur et saturé en eau (eau prélevée dans la tourbière), afin que leur conditions hydrologique de départ soient les plus proche possible (Figure 4.2). Trois mésocosmes sont choisi pour servir de contrôle, et trois vont subir un cycle de dessication/ré-humectation. À partir du 31 mars 2013 les précipitations ont été interceptées à l'aide d'abri bâchés installable rapidement en cas de pluie et la nuit. Ces interceptions ont été faites jusqu'au 17 juillet dans les 3 mésocosmes traités pour simuler une sécheresse. À cette date de l'eau est ajouté aux mésocosmes, que ce soit les contrôles ou les traitements, pour simuler de fortes précipitations.

4.2.2 Expérimentation B

Le 17 avril 2014, 6 nouveaux mésocosmes ont été prélevés sur la tourbières de La Guette et installé près du laboratoire, en suivant le même protocole que pour l'expérimentation A. Une station météo a été installée à côté des mésocosmes afin de mesurer la température de l'air, l'humidité relative, l'irradiation solaire, la vitesse et la direction du vent et les précipitations toutes les 15 minutes. Cette station permettait également l'enregistrement des températures mesurées par des sondes (T107) installées à -5, -10, et -20 cm. Les conditions météorologiques moins ensoleillée qu'en 2013 et l'objectif de suivre plusieurs cycles de dessication/réhumectation ont nécessité la mise en place d'un abaissement manuel du niveau de la nappe. Pendant les phases d'assèchement les niveaux de nappes des placettes traitées étaient donc abaissés en moyenne de 2,5 cm par jour. Le premier cycle de dessication/réhumectation dura du 30 juin au 6 juillet pour la phase de dessication est du 7 au 16 juillet pour la phase de réhumectation.



FIGURE 4.1 – Prélèvement des mésocosmes

Tableau 4.1 – Récapitulatif des mesures pour les deux expérimentations

expérimentation	A	B
année	2013	2014
réplicats	6	6
cycles	1	3
station météo	non	oui

Le deuxième cycle dura du 17 au 28 juillet et du 29 juillet au 3 aout, Enfin le dernier cycle fut mesuré du 4 au 11 aout pour la dessication et du 12 au 14 aout pour la réhumectation.

4.2.3 traitement

Les flux sont moyennés par jour de mesure.

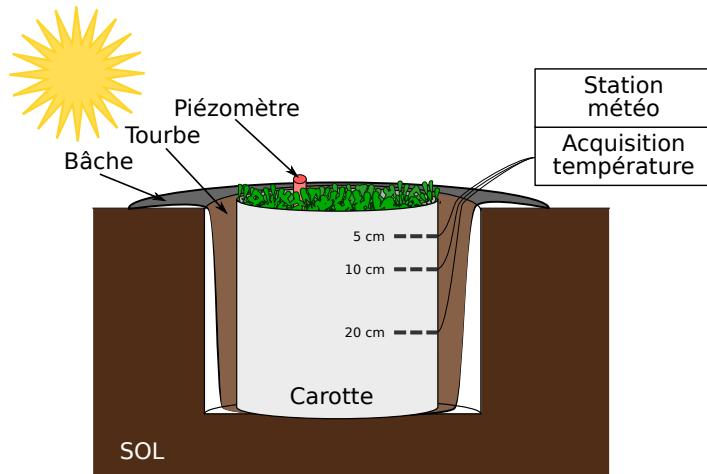


FIGURE 4.2 – Schéma d'un mésocosme

4.3 Résultats

4.3.1 Expérimentation A

Pendant la phase de dessication de l'expérimentation A, on observe une baisse du niveau de la nappe pour les placettes contrôles comme pour les placettes traitements (Figure 4.3–A). Malgré tout leur comportement est différent : les placettes contrôles ont un niveau de nappe relativement élevé jusqu'au 24 juin puis ce niveau baisse fortement alors que les placettes du groupe traité ont un niveau de nappe qui diminue de façon plus continue sur l'ensemble de la phase. La remontée du niveau de la nappe s'effectue de façon similaire pour les deux groupes. Enfin après la phase de ré-humectation, le niveau de la nappe baisse à nouveau, plus rapidement pour le groupe traitement que pour le groupe contrôle.

Les émissions de CH_4 , s'étendant de 0 et $0,3 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, sont relativement similaires entre les deux groupes jusqu'au 24 juin 2013, date à partir de laquelle ils commencent à diverger (Figure 4.3–B). À cette date les émissions du groupe contrôle augmentent rapidement pour atteindre $0,55 \pm 0,31 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ tandis que celles du groupe traité restent stables. Finalement mi-juillet, à la fin de la phase de dessiccation les deux groupes retrouvent des niveaux d'émission similaires compris entre 0,1 et

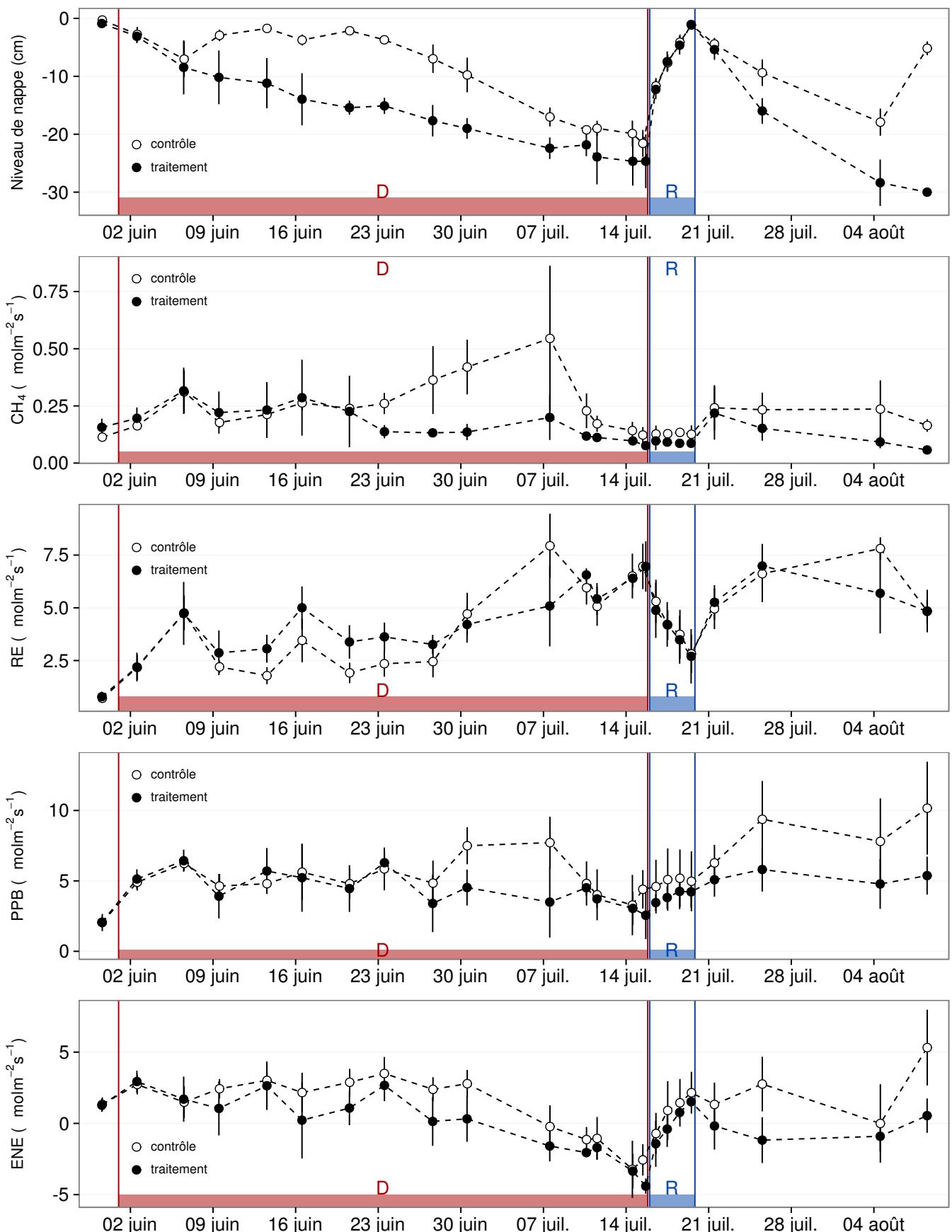


FIGURE 4.3 – Expérimentation A : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH_4 , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent à la phase de dessiccation (D) en rouge et à la phase de réhuméction (R) en bleu.

4.3. Résultats

$0,2 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Ces niveaux restent constant pendant toute la phase de réhumectation, avant d'augmenter légèrement par la suite ; ils ne dépassent pas $0,25 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ mais franchissent la barre des $0,2 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$.

Pendant la phase de dessication, les valeurs de la RE tendent à augmenter quel que soit le groupe de placettes considéré (Figure 4.3–C). Ces valeurs inférieures à $2,5 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ début juin, atteignent environ $7 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour les deux groupes mi-juillet, avant la réhumectation. Dans le détail cependant les deux groupes ne se comportent pas de la même façon : la RE du groupe traité augmente régulièrement pendant l'ensemble de cette phase, tandis que les valeurs du groupe de contrôle restent, dans un premier temps, stable jusque fin juin. La RE de ce groupe vaut alors $2,45 \pm 0,75 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ contre $3,26 \pm 0,46 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe traité. Cet écart, pouvant varier dans le temps, étant installé depuis le 9 juin. À partir de début juillet, les valeurs de RE du groupe de contrôle augmentent fortement dépassant les valeurs du groupe traité. La RE de ce groupe atteint alors un maximum à $7,93 \pm 1,52 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ le 8 juillet avant de retrouver des valeurs proche de celles observées dans le groupe traité. Cette augmentation brusque correspond temporellement à celle observé, pour le même groupe, dans les flux de CH₄. Lors de la phase de réhumectation, les flux de RE diminuent de façon très similaire pour les deux groupes où ils atteignent un minimum proche de $2,75 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Ce minimum reste cependant plus élevé que les valeurs mesurées initialement. Après la phase de réhumectation, les flux des deux groupes restent relativement proches pendant le reste des mesures, où ils remontent à mesure que le niveau de la nappe diminue à nouveau.

Pour les deux groupes, les flux de PPB restent relativement stables pendant la phase de dessiccation (Figure 4.3–D). Jusqu'au 24 juin, les flux des deux groupes sont très proches et sont compris entre 5 et $6 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ ($5,29 \pm 0,76 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ de moyenne pour les deux groupes). Après cette date, et comme pour le CH₄ et la RE, les valeurs de la PPB du groupe de contrôle augmentent et s'écartent de celles mesurées dans le groupe traité, en attendant de les rejoindre avant la fin de cette phase de dessiccation. Par ailleurs, à la fin de cette phase, les flux diminuent légèrement at-

teignant un minimum proche de $3 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Pendant la phase de réhumectation, la PPB augmente très légèrement pour les deux groupes, le groupe de contrôle ayant des valeurs systématiquement supérieures à celles du groupe traité. Après la réhumectation, la PPB augmente un peu pour le groupe traité, atteignant un maximum de $5,83 \pm 1,61 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, et plus fortement pour le groupe de contrôle où le maximum atteint, de $10,17 \pm 3,30 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, est quasiment le double du précédent.

L'ENE mesuré sur les deux groupes est systématiquement supérieure pour le groupe contrôle, avec une évolution parallèle des flux pour les deux groupes (Figure 4.3–E). Pendant la phase de dessiccation l'ENE reste relativement constante jusque fin juin avec une valeur moyenne pour les deux groupes de $1,18 \pm 0,58 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. L'écart entre le groupe contrôle et le groupe traitement tend à augmenter du 10 au 30 juin environ, avant que les valeurs du groupe de contrôle ne rejoignent celles du groupe traité. Au delà du 24 juin, l'ENE baisse fortement pour les deux groupes pour atteindre un minimum proche de $-4,5 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$. Pendant la phase de réhumectation l'ENE monte rapidement pour atteindre $1,52 \pm 0,36$ et $2,15 \pm 1,47 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe de contrôle et de groupe traité respectivement. Après la réhumectation, l'ENE du groupe contrôle varie en suivant généralement les variations du niveau de nappe. Pour le groupe traité, l'ENE baisse par rapport au maximum atteint lors de la réhumectation puis se stabilise autour de 0.

Les variations du niveau de la nappe sont principalement liée à la RE (Figure 4.5–C) et, à travers elle, à l'ENE (Figure 4.5–G). L'effet des variations du niveau de la nappe sur la PPB est quasiment nul (Figure 4.5–E), même si la PPB semble diminuer aux plus fortes profondeurs. Pour le CH₄ il est également difficile de distinguer des tendances générales entre les flux et les niveaux de nappe (Figure 4.5–A).

4.3.2 Expérimentation B

Contrairement à l'expérimentation A, le niveau de nappe du groupe de contrôle de l'expérimentation B reste relativement constant pendant l'ensemble de la période de mesure. Le drainage artificiel du groupe traité permet d'abaisser le niveau de la nappe

4.3. Résultats

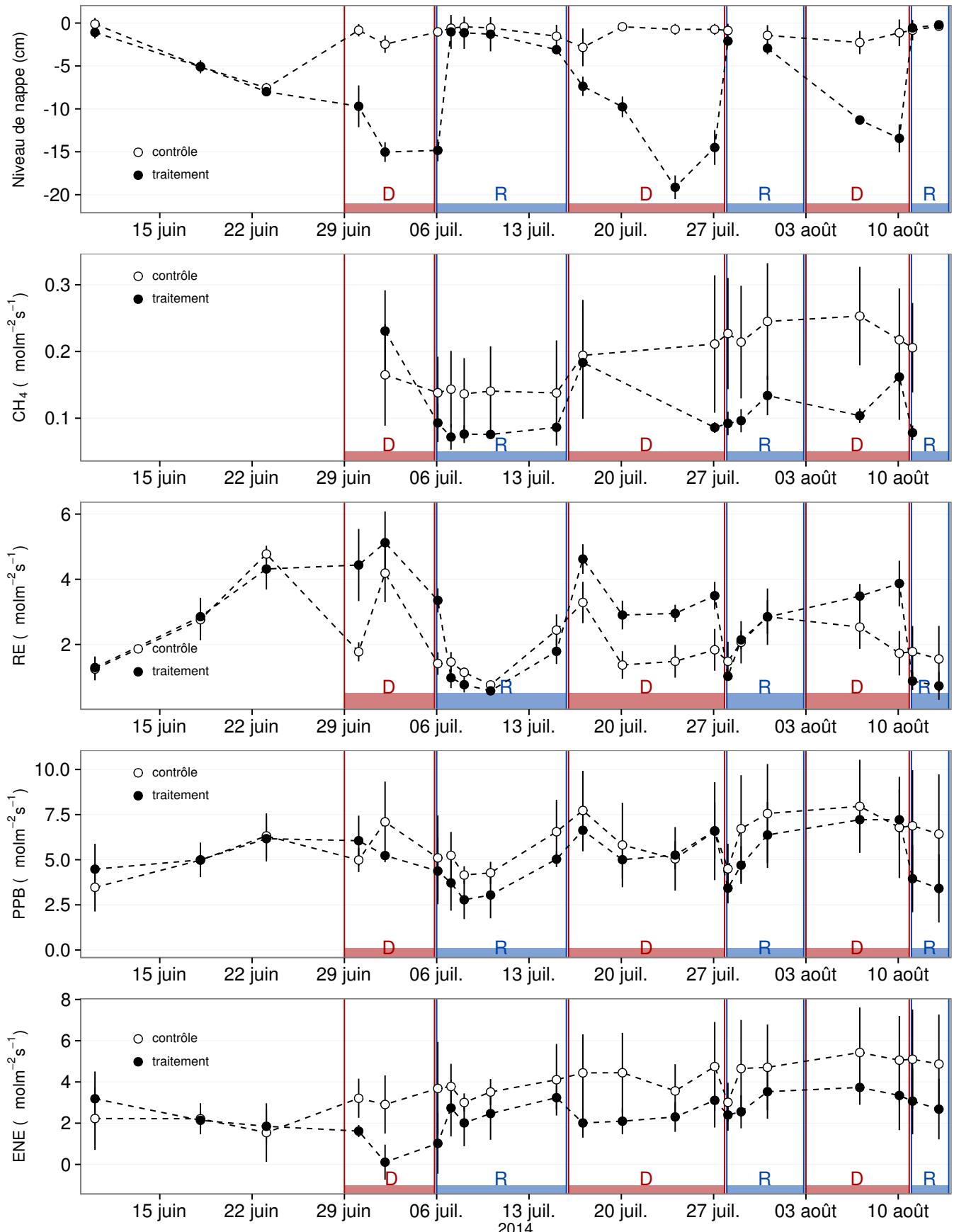


FIGURE 4.4 – Expérimentation B : Moyenne journalière du niveau de nappe en cm (A), et des flux, CH_4 , RE, PPB, ENE en $\mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, B, C, D, E. Les cadres et bandes colorées correspondent aux phases de dessiccation (D) en rouge et aux phases de réhumectation (R) en bleu.

d'une quinzaine de centimètres en moyenne pour chaque cycle (Figure 4.4–A).

Les flux de CH₄ moyen s'étendent de 0,07 à 0,34 µmol m⁻² s⁻¹. Les flux du groupe de contrôle, à l'exception de la première mesure, sont supérieurs aux flux du groupe traité, leurs moyennes respectives sur l'ensemble des mesures étant de 0,20 ± 0,06 et 0,11 ± 0,05 µmol m⁻² s⁻¹ respectivement. Les émissions du groupe de contrôle tendent à augmenter sur la période de mesure. Une tendance similaire, quoique moins marquée, est également visible pour le groupe traité. Concernant les cycles de dessiccation/réhumectation, il est difficile de dégager des comportements communs, même s'il semble que l'assèchement conduit à une baisse des émissions (Figure 4.4–B). Cette relation, mise en exergue pas un nombre de points très faible, n'apparaît cependant pas sur l'ensemble des données (Figure 4.5–B). Un pic d'émission de CH₄ est également à noter pour chaque cycle pendant la phase de dessiccation.

La RE varie pour les deux groupes entre 0,42 et 5,12 µmol m⁻² s⁻¹ (Figure 4.4–C). Avant le démarrage des manipulations du niveau de la nappe, les valeurs des deux groupes sont très proches et augmentent tandis que le niveau de nappe diminue. Pendant les phases de dessiccation, les valeurs du groupe traité sont systématiquement supérieures, de 1,5 à 1,8 µmol m⁻² s⁻¹ en moyenne par phase, par rapport à celle du groupe de contrôle. À l'inverse pendant les phases de réhumectation les flux entre les deux groupes sont beaucoup plus proches avec une tendance de la RE du groupe de contrôle à être au dessus de celle du groupe traité. La RE du groupe traité est systématiquement plus faible pendant les phases de réhumectations que pendant les phases de dessiccations. En moyenne la RE vaut respectivement 2,28 ± 1,00 et 3,86 ± 0,80 µmol m⁻² s⁻¹ pour les groupes de contrôle et traité pendant les phases de dessiccation et 1,70 ± 0,62 et 1,51 ± 0,98 µmol m⁻² s⁻¹ pendant les phases de réhumectation.

Sur l'ensemble de la période de mesure la PPB est comprise entre 2,78 et 7,96 µmol m⁻² s⁻¹. Avant le début des traitements les flux des deux groupes sont similaires (Figure 4.4–D). La première phase de dessiccation fait passer la PPB du groupe de contrôle au dessus du groupe traité. Pour les deux groupes, la PPB est plus importante lors des phases de dessiccation comparée aux phase de réhumectation, avec des moyennes respectives

4.4. Discussion

de $6,35 \pm 2,19$ contre $5,80 \pm 2,20$ pour le groupe de contrôle et de $5,95 \pm 1,46$ contre $4,05 \pm 1,60 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ pour le groupe traité.

Les valeurs d'ENE mesurées sont comprises entre $0,11$ et $5,42 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$, elles ont tendance à augmenter au cours du temps. Passé la période pré-traitements pendant laquelle les flux de l'ENE sont similaires pour les deux groupes l'ENE du groupe de contrôle est systématiquement supérieure à celle du groupe de traitement (Figure 4.4–E). L'évolution des deux groupes reste cependant relativement conjointe pendant la période de mesure avec pour le groupe traité une diminution récurrente de l'ENE au début de chaque phase de dessiccation.

4.3.3 tendances générales

Pour les deux expérimentations une relation nette est visible entre le niveau de la nappe et l'ENE qui diminue lorsque le niveau de nappe augmente (Figure 4.5–G,H). La relation inverse est visible, pour les deux expérimentations, entre la RE et le niveau de la nappe (Figure 4.5–C,D). La PPB par contre ne montre aucune tendance claire quelle que soit l'expérimentation. On peut malgré tout noter que les valeurs de PPB les plus faibles correspondent aux niveaux de nappe les plus élevés(Figure 4.5–E,F). Pour le méthane, que ce soit pour l'expérimentation A ou B, aucune tendance ne semble se dégager vis à vis du niveau de la nappe (Figure 4.5–A,B).

4.4 Discussion

4.4.1 Comparaison aux mesures *in-situ*

Les flux moyen de CH_4 mesurés dans les mésocosmes des deux expérimentations font partie des valeurs hautes mesurées sur le terrain. Certaines campagnes dépassent nettement, en faisant plus que doubler, le maximum de $0,2 \mu\text{mol m}^{-2} \text{s}^{-1}$ mesuré en 2014 sur la tourbière de La Guette.

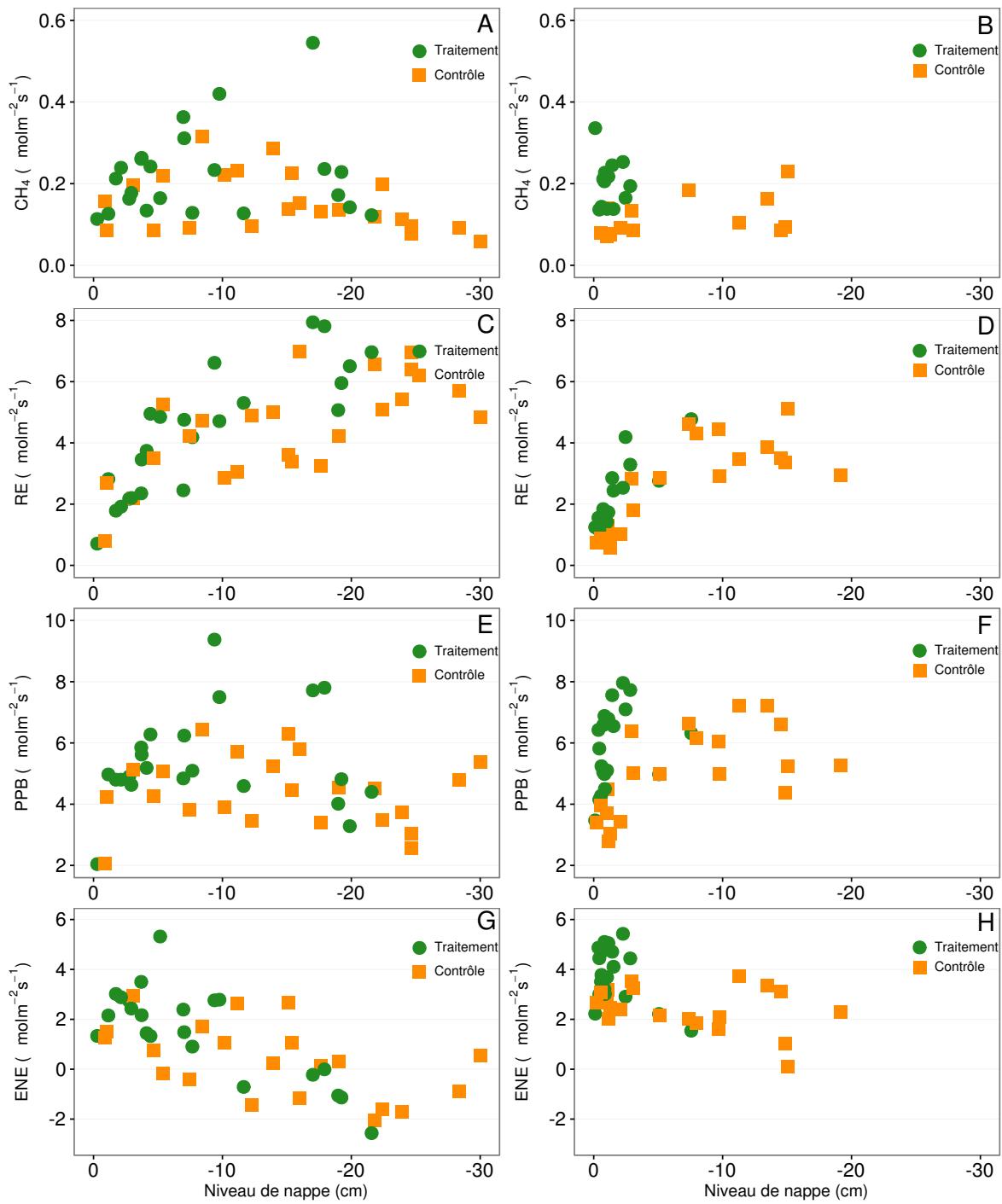


FIGURE 4.5 – Relations entre les flux de GES et le niveau de la nappe

4.4. Discussion

Pour le CO₂ les flux sont généralement dans la gamme des valeurs mesurée sur la tourbière de La Guette. Pour l'expérimentation A, l'ENE moyen est plus faible que celui mesuré sur le terrain la même année : 0,81 contre 2,85 µmol m⁻² s⁻¹. Pour l'expérimentation B en revanche l'ENE moyen vaut 0,71 µmol m⁻² s⁻¹ ce qui est relativement proche de celui mesuré sur le terrain : 2,93 µmol m⁻² s⁻¹. Les flux de RE et de PPB sont moins fort que les flux mesurés sur le terrain mais restent dans leur gamme de valeurs. Ces comparaisons sont par ailleurs à relativiser puisque les mesures de flux n'ont pas nécessairement lieu aux mêmes moment de la journée.

Comme pour la RE, les flux de PPB sont du même ordre de grandeur que ceux mesurés sur le terrain, mais légèrement plus faible : les maxima moyens mesurés dans les mésocosmes sont d'environ 7,5 pour des valeurs de 13 µmol m⁻² s⁻¹ mesuré directement sur la tourbière.

4.4.2 Effet des variations du niveau de la nappe sur les flux de gaz

Les résultats de ces deux expérimentations montrent clairement une augmentation de la RE quand le niveau de la nappe diminue. Ceci est en accord avec les résultats d'autres études que ce soit in-situ ([Ballantyne *et al.*, 2014](#)) ou en mésocosmes ([Blodau *et al.*, 2004](#); [Dinsmore *et al.*, 2009](#)). Dans ces deux dernières publications, la baisse du niveau de la nappe diminue la PPB. Pas de variations claires de la PPB n'est visible dans les données présentées, même si une légère tendance semble émergée aux plus fortes profondeur de nappe pour l'expérimentation A, ces observations restent à confirmer. Cette absence d'effet du niveau de la nappe sur la PPB peut, peut être, être liée à la profondeur des mésocosmes (30 cm). En effet dans [Blodau *et al.* \(2004\)](#) et [Dinsmore *et al.* \(2009\)](#), les mésocosmes utilisés sont plus grands, 75 et 41 cm respectivement, ont permis d'abaisser le niveau de l'eau au delà de -30 cm. Cette limite a été rapportée plusieurs fois comme étant un seuil au delà duquel son observés des changements importants ([Blodau *et al.*, 2004; Peichl *et al.*, 2014](#)). Ce seuil est expliqué comme étant la limite au delà de laquelle les forces de capillarités ne permettent plus

d'alimenter en eau les sphaignes (Rydin et Jeglum, 2013b; Ketcheson et Price, 2014). Il résulte des constats précédents qu'une baisse du niveau de nappe, faisant augmenter la RE et ne changeant pas ou peu la PPB, conduit à une baisse de l'ENE. Cette diminution de l'ENE est cohérente avec la littérature, que ce soit des expérimentations en mésocosmes (Aerts et Ludwig, 1997; Blodau *et al.*, 2004), ou in-situ (Bubier *et al.*, 2003; Sonnentag *et al.*, 2010). Malgré tout l'extrapolation de ses résultats à d'autres situations n'est pas évidente car fortement fonction du contexte. D'autre études n'ont, par exemple, pas observé d'influence du niveau de la nappe sur la RE (Updegraff *et al.*, 2001). Par ailleurs Laiho (2006) a montré l'importance du contexte et notamment celui de l'échelle de temps considéré qui peut impliquer des phénomènes différents et donc avoir des conséquences différentes.

La dépendance entre les flux de CH₄ et le niveau de la nappe, devant conduire à une baisse des émissions quand le niveau de la nappe diminue, comme décrite dans Aerts et Ludwig (1997), Pelletier *et al.* (2007) ou Turetsky *et al.* (2008), n'a pas été clairement observée. Ce constat rejoins d'autres études dans lesquelles une relation inverse ou un absence de relation a été trouvé entre le CH₄ et le niveau de la nappe Kettunen *et al.* (1996); Bellisario *et al.* (1999); Treat *et al.* (2007). L'observation d'un pic de méthane suivant de quelques jours une phase de hausse du niveau de la nappe, est également rapportée par Kettunen *et al.* (1996). (**And so what ?**)

4.4.3 Effet cycles multiples

5 Variation journalière de la respiration de l'écosystème (article)

5.1	Introduction	91
5.2	Procédure expérimentale et analytique	91
5.2.1	Synchronisation des données	91
5.2.2	Différence entre mesures de jour et mesures de nuit	91
5.2.3	Caractérisation physico-chimique	91
5.3	Résultats	91
5.3.1	Température de l'air et variabilité de RE	91
5.3.2	Synchronisation RE et température du sol	91
5.3.3	Équations utilisées	91
5.3.4	Relation entre RE et la température	91
5.3.5	Évolution du Q10	91
5.3.6	Différence entre mesures de jour et de nuit	91
5.3.7	Caractérisation de la tourbe	91
5.4	Discussion	91
5.4.1	Différence de RE entre les différents sites	91
5.4.2	Temps de latence entre température et RE	91
5.4.3	La synchronisation entre RE et la température améliore la représentation de la sensibilité de RE à la température	91
5.4.4	Différence entre mesure de RE faite le jour et la nuit	91
5.4.5	La sensibilité du Q10 à la profondeur de la température et à la synchronisation	91

5.1 Introduction

5.2 Procédure expérimentale et analytique

5.2.1 Synchronisation des données

5.2.2 Différence entre mesures de jour et mesures de nuit

5.2.3 Caractérisation physico-chimique

5.3 Résultats

5.3.1 Température de l'air et variabilité de RE

5.3.2 Synchronisation RE et température du sol

5.3.3 Équations utilisées

5.3.4 Relation entre RE et la température

5.3.5 Évolution du Q10

5.3.6 Différence entre mesures de jour et de nuit

5.3.7 Caractérisation de la tourbe

5.4 Discussion

5.4.1 Différence de RE entre les différents sites

5.4.2 Temps de latence entre température et RE

5.4.3 La synchronisation entre RE et la température améliore

Conclusions et perspectives

5.5 Bilan du bilan (de C) ?

Flux fort

sensibilité param forte

Modèles multi annuel et pris en compte de la végétation

Quid des variations journalières dans un bilan annuel ?

Les prendre en compte améliorerait-il les modèles

modèles globaux ? **limitations des équations** : Plus généralement, la majorité des tourbières sont sous la neige une partie de l'année, ce qui n'arrive que rarement sur la tourbière de La Guette et une partie possède également des zones d'eau libre, qui n'existent pas sur ce site.

modèles globaux et profondeur de tourbe

5.6 Résilience de la tourbe par rapport aux

2 années sèches qui précèdent le BdC

(lien chap 3 et 4)

5.7 Ouverture vers d'autres méthodes de me-

sures

- chambre automatique (lien chap 5, et chap 3?)
- tour eddy covariance (lien chap 5 et chap 3?)

Bibliographie

- AERTS, R. et LUDWIG, F. (1997). Water-table changes and nutritional status affect trace gas emissions from laboratory columns of peatland soils. *Soil Biology and Biochemistry*, 29(11–12):1691–1698.
- ALM, J., SAARNIO, S., NYKÄNEN, H., SILVOLA, J. et MARTIKAINEN, P. (1999). Winter CO₂, CH₄ and N₂O fluxes on some natural and drained boreal peatlands. *Biogeochemistry*, 44(2):163–186.
- ALM, J., TALANOV, A., SAARNIO, S., SILVOLA, J., IKKONEN, E., AALTONEN, H., NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN, P. J. (1997). Reconstruction of the carbon balance for microsites in a boreal oligotrophic pine fen, Finland. *Oecologia*, 110:423–431.
- AURELA, M., RIUTTA, T., LAURILA, T., TUOVINEN, J.-P., VESALA, T., TUUTTILA, E.-S., RINNE, J., HAAPANALA, S. et LAINE, J. (2007). CO₂ exchange of a sedge fen in southern Finland—the impact of a drought period. *Tellus B*, 59(5):826–837.
- BALLANTYNE, D. M., HRIBLJAN, J. A., PYPKER, T. G. et CHIMNER, R. A. (2014). Long-term water table manipulations alter peatland gaseous carbon fluxes in northern Michigan. *Wetlands Ecol. Manage.*, 22(1):35–47.
- BEER, C., REICHSTEIN, M., TOMELLERI, E., CIAIS, P., JUNG, M., CARVALHAIS, N., RÖDENBECK, C., ARAIN, M. A., BALDOCCHI, D., BONAN, G. B., BONDEAU, A., CESCATTI, A., LASSLOP, G., LINDROTH, A., LOMAS, M., LUSSAERT, S., MARGOLIS, H., OLESON, K. W., ROUPSARD, O., VEENENDAAL, E., VIOVY, N., WILLIAMS, C., WOODWARD, F. I. et PAPALE, D. (2010). Terrestrial Gross Carbon Dioxide Uptake : Global Distribution and Covariation with Climate. *Science*, 329(5993):834–838.
- BELLISARIO, L. M., BUBIER, J. L., MOORE, T. R. et CHANTON, J. P. (1999). Controls on CH₄ emissions from a northern peatland. *Global Biogeochemical Cycles*, 13(1):81–91.
- BLODAU, C., BASILIKO, N. et MOORE, T. R. (2004). Carbon turnover in peatland mesocosms exposed to different water table levels. *Biogeochemistry*, 67(3):331–351.
- BOND-LAMBERTY, B. et THOMSON, A. (2010). Temperature-associated increases in the global soil respiration record. *Nature*, 464(7288):579–582.
- BORTOLUZZI, E., EPRON, D., SIEGENTHALER, A., GILBERT, D. et BUTTLER, A. (2006). Carbon balance of a European mountain bog at contrasting stages of regeneration. *New Phytol.*, 172(4):708–718.
- BUBIER, J., COSTELLO, A., MOORE, T. R., ROULET, N. T. et SAVAGE, K. (1993). Microtopography and methane flux in boreal peatlands, northern Ontario, Canada. *Canadian Journal of Botany*, 71(8):1056–1063.

- BUBIER, J. L., BHATIA, G., MOORE, T. R., ROULET, N. T. et LAFLEUR, P. M. (2003). Spatial and Temporal Variability in Growing-Season Net Ecosystem Carbon Dioxide Exchange at a Large Peatland in Ontario, Canada. *Ecosystems*, 6:353–367.
- BUBIER, J. L., CRILL, P. M., MOORE, T. R., SAVAGE, K. et VARNER, R. K. (1998). Seasonal patterns and controls on net ecosystem CO₂ exchange in a boreal peatland complex. *Global Biogeochemical Cycles*, 12(4):703–714.
- BUBIER, J. L., MOORE, T. R., BELLISARIO, L., COMER, N. T. et CRILL, P. M. (1995). Ecological controls on methane emissions from a Northern Peatland Complex in the zone of discontinuous permafrost, Manitoba, Canada. *Global Biogeochemical Cycles*, 9(4):455–470.
- CIAIS, P., SABINE, C., BALA, G., BOPP, L., BROVKIN, V., CANADELL, J., CHHABRA, A., DEFRIES, R., GALLOWAY, J., HEIMANN, M. et OTHERS (2014). Carbon and other biogeochemical cycles. In *Climate Change 2013 : The Physical Science Basis. Contribution of Working Group I to the Fifth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change*, pages 465–570. Cambridge University Press.
- CROW, S. E. et WIEDER, R. K. (2005). Sources of CO₂ emission from a northern peatland : root respiration, exudation, and decomposition. *Ecology*, 86(7):1825–1834.
- DINSMORE, K. J., SKIBA, U. M., BILLETT, M. F. et REES, R. M. (2009). Effect of water table on greenhouse gas emissions from peatland mesocosms. *Plant Soil*, 318(1-2):229–242.
- ESWARAN, H., VAN DEN BERG, E. et REICH, P. (1993). Organic carbon in soils of the world. *Soil Sci. Soc. Am. J.*, 57(1):192–194.
- FRANCEZ, A.-J. (2000). La dynamique du carbone dans les tourbières à Sphagnum, de la sphaine à l'effet de serre. *L'Année Biologique*, 39:205–270.
- GOGO, S., GUIMBAUD, C., LAGGOUN-DÉFARGE, F., CATOIRE, V. et ROBERT, C. (2011). In situ quantification of CH₄ bubbling events from a peat soil using a new infrared laser spectrometer. *Journal of Soils and Sediments*, 11:545–551.
- GORHAM, E. (1991). Northern Peatlands : Role in the Carbon Cycle and Probable Responses to Climatic Warming. *Ecol. Appl.*, 1(2):182–195.
- GÖRRES, C. M., KUTZBACH, L. et ELSGAARD, L. (2014). Comparative modeling of annual CO₂ flux of temperate peat soils under permanent grassland management. *Agriculture, Ecosystems & Environment*, 186:64–76.
- GUIMBAUD, C., CATOIRE, V., GOGO, S., ROBERT, C., CHARTIER, M., LAGGOUN-DÉFARGE, F., GROSSEL, A., ALBÉRIC, P., POMATHIOD, L., NICOUILLAUD, B. et RICHARD, G. (2011). A portable infrared laser spectrometer for flux measurements of trace gases at the geosphere-atmosphere interface. *Measurement Science & Technology*, 22(7):1–17.
- HARRIS, D. C. (2010). Charles David Keeling and the Story of Atmospheric CO₂ Measurements†. *Anal. Chem.*, 82(19):7865–7870.

- JACOBS, C. M. J., JACOBS, A. F. G., BOSVELD, F. C., HENDRIKS, D. M. D., HENSEN, A., KROON, P. S., MOORS, E. J., NOL, L., SCHRIER-UIJL, A. et VEENENDAAL, E. M. (2007). Variability of annual CO₂ exchange from Dutch grasslands. *Biogeosciences*, 4(5):803–816.
- JOOSTEN, H. et CLARKE, D. (2002). *Wise use of mires and peatlands*. International mire conservation group.
- JUNE, T., EVANS, J. R. et FARQUHAR, G. D. (2004). A simple new equation for the reversible temperature dependence of photosynthetic electron transport : a study on soybean leaf. *Funct. Plant Biol.*, 31(3):275–283. WOS :000220831200008.
- KETCHESON, S. J. et PRICE, J. S. (2014). Characterization of the fluxes and stores of water within newly formed Sphagnum moss cushions and their environment. *Ecohydrology*, 7(2):771–782.
- KETTUNEN, A., KAITALA, V., ALM, J., SILVOLA, J., NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN, P. J. (1996). Cross-correlation analysis of the dynamics of methane emissions from a boreal peatland. *Glob. Biogeochem. Cycles*, 10(3):457–471.
- KIM, J. et VERMA, S. B. (1992). Soil surface CO₂ flux in a Minnesota peatland. *Biogeochemistry*, 18(1):37–51.
- LAIHO, R. (2006). Decomposition in peatlands : Reconciling seemingly contrasting results on the impacts of lowered water levels. *Soil Biology and Biochemistry*, 38(8): 2011–2024.
- LAPPALAINEN, E. (1996). *Global peat resources*, volume 4. International Peat Society Jyskä.
- LIVINGSTON, G. P. et HUTCHINSON, G. L. (1995). Enclosure-based measurement of trace gas exchange : applications and sources of error. *Biog. Trace Gases Meas. Emiss. Soil Water*, pages 14–51.
- LONG, K. D., FLANAGAN, L. B. et CAI, T. (2010). Diurnal and seasonal variation in methane emissions in a northern Canadian peatland measured by eddy covariance. *Global Change Biology*, 16(9):2420–2435.
- LUND, M., CHRISTENSEN, T. R., LINDROTH, A. et SCHUBERT, P. (2012). Effects of drought conditions on the carbon dioxide dynamics in a temperate peatland. *Environ. Res. Lett.*, 7(4):045704.
- LUO, Y. et ZHOU, X. (2006). Chapter 8 - Methods of measurements and estimations. In LUO, Y. et ZHOU, X., éditeurs : *Soil Respiration and the Environment*, pages 161 – 185. Academic Press, Burlington.
- MANNEVILLE, O. (1999). *Le monde des tourbières et des marais : France, Suisse, Belgique et Luxembourg*. Delachaux & Niestle.
- NATIONAL WETLANDS WORKING GROUP (1997). *The Canadian wetland classification system*. University of Waterloo, Waterloo, Ontario, 2nd edition édition.

- PEICHL, M., ÖQUIST, M., LÖFVENIUS, M. O., ILSTEDT, U., SAGERFORS, J., GRELLE, A., LINDROTH, A. et NILSSON, M. B. (2014). A 12-year record reveals pre-growing season temperature and water table level threshold effects on the net carbon dioxide exchange in a boreal fen. *Environ. Res. Lett.*, 9(5):055006.
- PELLETIER, L., MOORE, T. R., ROULET, N. T., GARNEAU, M. et BEAULIEU-AUDY, V. (2007). Methane fluxes from three peatlands in the La Grande Rivière watershed, James Bay lowland, Canada. *J. Geophys. Res. Biogeosciences 2005–2012*, 112(G1).
- POST, W. M., EMANUEL, W. R., ZINKE, P. J. et STANGENBERGER, A. G. (1982). Soil carbon pools and world life zones. *Nature*, 298:156–159.
- PUMPANEN, J., KOLARI, P., ILVESNIEMI, H., MINKKINEN, K., VESALA, T., NIINISTÖ, S., LOHILA, A., LARMOLA, T., MORERO, M., PIHLATIE, M., JANSSENS, I., YUSTE, J. C., GRÜNZWEIG, J. M., RETH, S., SUBKE, J.-A., SAVAGE, K., KUTSCH, W., ØSTRENG, G., ZIEGLER, W., ANTHONI, P., LINDROTH, A. et HARI, P. (2004). Comparison of different chamber techniques for measuring soil CO₂ efflux. *Agric. For. Meteorol.*, 123(3–4):159–176.
- RAMEAU, J.-C., MANSION, D. et DUMÉ, G. (2008). *Flore forestière française : Plaines et collines*. Forêt privée française.
- RAMSAR, C. (1987). *Convention relative aux zones humides d'importance internationale particulièrement comme habitats des oiseaux d'eau, (Ramsar, Iran, 1971) telle qu'amendée en 1982 et 1987*.
- ROBERT, C. (2007). Simple, stable, and compact multiple-reflection optical cell for very long optical paths. *Appl. Opt.*, 46(22):5408.
- ROBERT, M. et SAUGIER, B. (2003). Contribution des écosystèmes continentaux à la séquestration du carbone. *Comptes Rendus Geoscience*, 335(6–7):577–595.
- RYDIN, H. et JEGLUM, J. (2013a). Peat and organic soil. In *The biology of Peatlands*, pages 85–107. Oxford University Press.
- RYDIN, H. et JEGLUM, J. (2013b). Sphagnum - the builder of boreal peatlands. In *The biology of Peatlands*, pages 65–84. Oxford University Press.
- SIEGENTHALER, U. et OESCHGER, H. (1987). Biospheric CO₂ emissions during the past 200 years reconstructed by deconvolution of ice core data. *Tellus B*, 39B(1–2):140–154.
- SILVOLA, J., ALM, J., AHLHOLM, U., NYKÄNEN, H. et MARTIKAINEN, P. J. (1996). The contribution of plant roots to CO₂ fluxes from organic soils. *Biol Fertil Soils*, 23(2):126–131.
- SOCIETY, I. P. (2008). *Peatlands and climate change*. IPS, International Peat Society.
- SONNENTAG, O., VAN DER KAMP, G., BARR, A. G. et CHEN, J. M. (2010). On the relationship between water table depth and water vapor and carbon dioxide fluxes in a minerotrophic fen. *Glob. Change Biol.*, 16(6):1762–1776.

- STRACK, M., WALLER, M. F. et WADDINGTON, J. M. (2006). Sedge succession and peatland methane dynamics : A potential feedback to climate change. *Ecosystems*, 9(2):278–287.
- STRACK, M. et ZUBACK, Y. C. A. (2013). Annual carbon balance of a peatland 10 yr following restoration. *Biogeosciences*, 10(5):2885–2896.
- TREAT, C. C., BUBIER, J. L., VARNER, R. K. et CRILL, P. M. (2007). Timescale dependence of environmental and plant-mediated controls on CH₄ flux in a temperate fen. *J. Geophys. Res. Biogeosciences 2005–2012*, 112(G1).
- TRUDEAU, N. C., GARNEAU, M. et PELLETIER, L. (2012). Methane fluxes from a patterned fen of the northeastern part of the La Grande river watershed, James Bay, Canada. *Biogeochemistry*, 113(1-3):409–422.
- TRUDEAU, N. C., GARNEAU, M. et PELLETIER, L. (2014). Interannual variability in the CO₂ balance of a boreal patterned fen, James Bay, Canada. *Biogeochemistry*, 118(1-3):371–387.
- TURETSKY, M. R., TREAT, C. C., WALDROP, M. P., WADDINGTON, J. M., HARDEN, J. W. et MCGUIRE, A. D. (2008). Short-term response of methane fluxes and methanogen activity to water table and soil warming manipulations in an Alaskan peatland. *J. Geophys. Res. Biogeosciences 2005–2012*, 113(G3).
- TURUNEN, J., TOMPOPO, E., TOLONEN, K. et REINIKAINEN, A. (2002). Estimating carbon accumulation rates of undrained mires in Finland—application to boreal and subarctic regions. *The Holocene*, 12(1):69–80.
- UPDEGRAFF, K., BRIDGHAM, S. D., PASTOR, J., WEISHAMPEL, P. et HARTH, C. (2001). Response of CO₂ and CH₄ emissions from peatlands to warming and water table manipulation. *Ecol. Appl.*, 11(2):311–326.
- VIEL, E., BINET, S., GOGO, S. et LAGGOUN-DÉFARGE, F. (2015). Tree invasion controls the drainage pattern in La Guette peatland (France) : impact on the water storage capacity of the peat. *Journal of Hydrology (submitted)*.
- WADDINGTON, J. M. et ROULET, N. T. (2000). Carbon balance of a boreal patterned peatland. *Global Change Biology*, 6(1):87–97.
- WORRALL, F., BURT, T., ROWSON, J., WARBURTON, J. et ADAMSON, J. (2009). The multi-annual carbon budget of a peat-covered catchment. *Science of The Total Environment*, 407(13):4084–4094.
- YU, Z., LOISEL, J., BROSSEAU, D. P., BEILMAN, D. W. et HUNT, S. J. (2010). Global peatland dynamics since the Last Glacial Maximum. *Geophys. Res. Lett.*, 37(13).

Index

A

atterrissement 10

C

carbone

 stock 11

changements globaux 2, 12

E

échange net de l'écosystème

 contrôle 18

P

paludification 10

photosynthèse 14

production primaire brute

 contrôle 18

R

respiration 15

 de l'écosystème 15

 contrôle 17

 du sol 15

S

services écologiques 3

T

tourbières 8–13

 distribution 9

 formation 10

 surface 9

 utilisation 12

turbification 8

Z

zone humide 8

Annexes

A Photos supplémentaires



(a) droséra

FIGURE 1 – Végétation présente sur le site de La Guette, et suivie lors des campagnes de mesure.

B protocole végétation

Le suivi non-destructif d'une végétation n'est pas triviale et nécessite la mise en place de protocoles particuliers en fonction du type de végétation. L'objectif est de pouvoir estimer une biomasse produite en impactant au minimum la végétation en place. Pour l'ensemble des espèces végétales présentes dans les embases servant à la mesure des flux un recouvrement à été estimé, à l'œil.

La strate arbustive

Pour la strate arbustive des mesures de hauteur moyenne ont été effectuées, en mesurant depuis le niveau du sol, ou le toit des sphaignes, si elles étaient présentes, jusqu'au sommet de l'individu.

La strate herbacée

Pour la strate herbacée, en 2013, 5 individus des deux espèces majoritaires (*Eriophorum vaginatum* ? *augustifolium* ?, *Molinia Caerulea*) ont été marqués afin de pourvoir les mesurer plusieurs fois au cours de la saison. Cependant les difficultés à retrouver les individus marqués couplés à la mort d'un nombre important d'entre eux n'ont pas permis d'acquérir de résultats significatifs. En conséquence en 2014 ces deux espèces ont fait l'objet de comptage exhaustif et de mesure de hauteur moyenne.

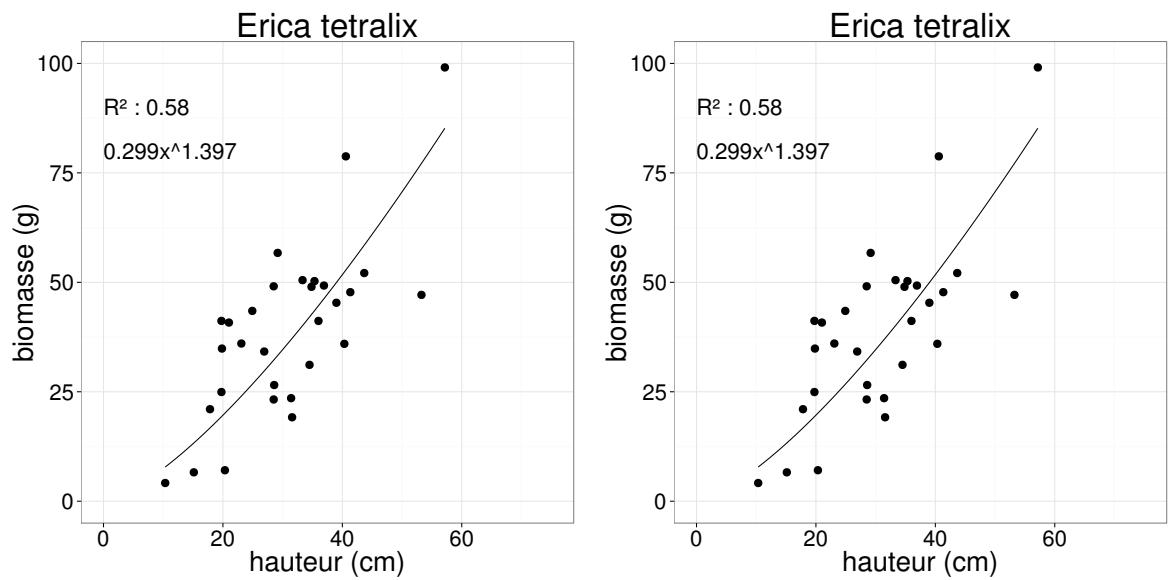


FIGURE 2 – Calibration de la biomasse en fonction de la hauteur

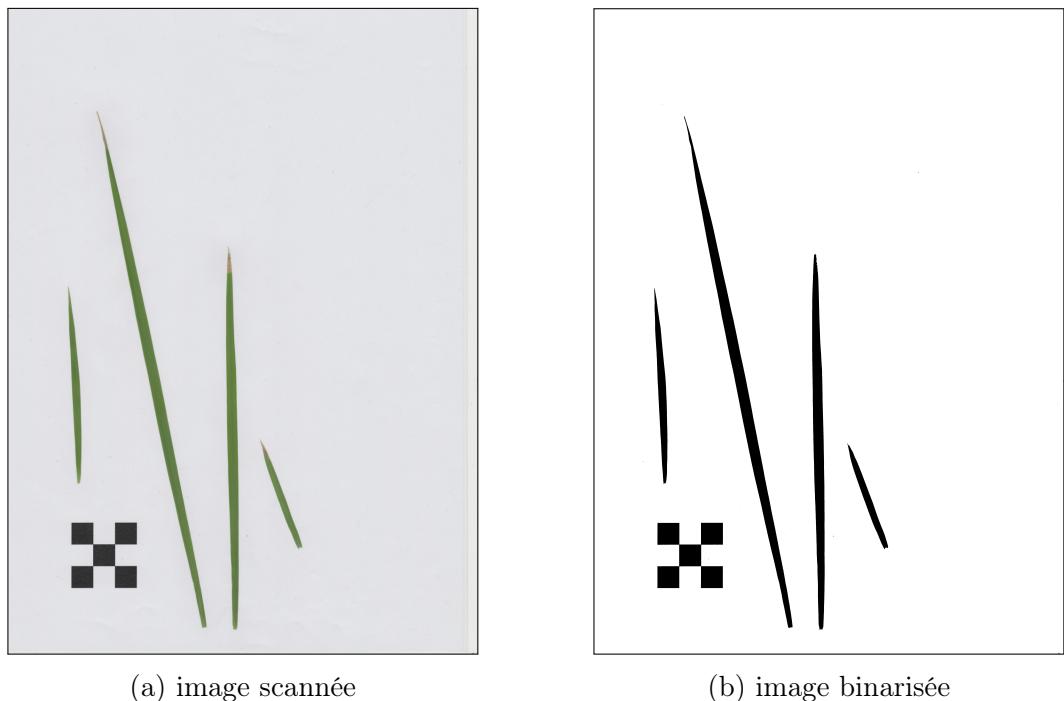


FIGURE 3 – Scanne des feuilles

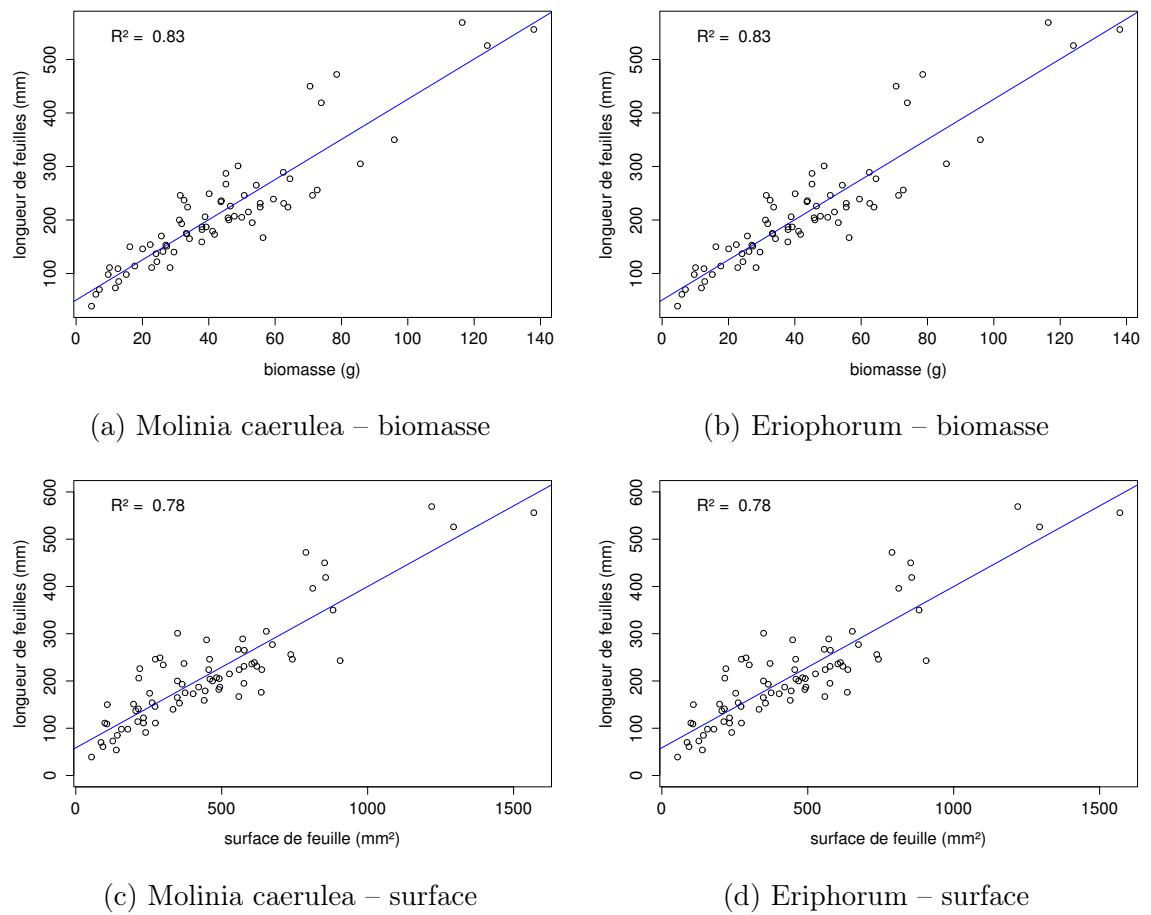


FIGURE 4 – Calibration de la biomasse herbacées pour *Molinia Caerulea* (a), pour *Eriophorum* (b) et de la surface de feuille pour *Molinia Caerulea* (c), pour *Eriophorum* (d) en fonction de la hauteur

C CARBIODIV

D package m70r

[Prénom NOM]
[Titre de la thèse (en français)]

Résumé : (1700 caractères max.)

 Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Proin volutpat ipsum id purus ultrices lobortis. Maecenas ornare enim quis eros. Nunc eget mauris ut quam malesuada mattis. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer vel tellus. Nam rutrum, purus non sodales rhoncus, quam magna imperdiet eros, sit amet euismod justo metus at orci. Suspendisse neque turpis, feugiat interdum, faucibus vel, aliquet quis, risus. Etiam est elit, eleifend a, consequat sit amet, scelerisque nec, odio. Quisque id odio quis libero iaculis tincidunt. Sed non mi. Morbi aliquam commodo nibh. Integer justo purus, pulvinar a, suscipit vel, iaculis a, justo. Morbi ut orci. Maecenas fringilla orci. Phasellus auctor, enim vitae tempus egestas, justo mi cursus sem, vel blandit leo turpis vitae quam. Etiam sit amet felis vitae eros ornare porttitor.

 Curabitur felis velit, aliquam at, aliquet in, iaculis vitae, velit. Nunc lobortis magna id ligula. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer congue ultrices mi. Isdem diebus Apollinaris Domitianus gener, paulo ante agens palatii Caesaris curam, ad Mesopotamiam missus a socero per militares numeros immode dicte scrutabatur, an quaedam altiora meditantis iam Galli secreta suscepit scripta, qui conpertis Antiochiae gestis per minorem Armeniam lapsus Constantinopolim petit.

Mots clés : mot 1, mot 2, ...

[Titre de la thèse (en anglais)]

Résumé : (1700 caractères max.)

 Lorem ipsum dolor sit amet, consectetur adipiscing elit. Proin volutpat ipsum id purus ultrices lobortis. Maecenas ornare enim quis eros. Nunc eget mauris ut quam malesuada mattis. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer vel tellus. Nam rutrum, purus non sodales rhoncus, quam magna imperdiet eros, sit amet euismod justo metus at orci. Suspendisse neque turpis, feugiat interdum, faucibus vel, aliquet quis, risus. Etiam est elit, eleifend a, consequat sit amet, scelerisque nec, odio. Quisque id odio quis libero iaculis tincidunt. Sed non mi. Morbi aliquam commodo nibh. Integer justo purus, pulvinar a, suscipit vel, iaculis a, justo. Morbi ut orci. Maecenas fringilla orci. Phasellus auctor, enim vitae tempus egestas, justo mi cursus sem, vel blandit leo turpis vitae quam. Etiam sit amet felis vitae eros ornare porttitor.

 Curabitur felis velit, aliquam at, aliquet in, iaculis vitae, velit. Nunc lobortis magna id ligula. Vestibulum ante ipsum primis in faucibus orci luctus et ultrices posuere cubilia Curae ; Integer congue ultrices mi. Isdem diebus Apollinaris Domitianus gener, paulo ante agens palatii Caesaris curam, ad Mesopotamiam missus a socero per militares numeros immode dicte scrutabatur, an quaedam altiora meditantis iam Galli secreta suscepit scripta, qui conpertis Antiochiae gestis per minorem Armeniam lapsus Constantinopolim petit.

Mots clés : mot 1, mot 2, ...